

Le Samedi

VOL. II.—NO. 42

MONTREAL, 28 MARS 1891.

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO, 5 CTS.

UNE LUNE DE MIEL ENDOMMAGÉE



Dollie.—Ah! Fred! Il y a douze petits mois seulement, tu me disais que tu préférerais endurer tous les tourments avec moi que tous les bonheurs sans moi!

Fred.—C'est vrai, ma chère, et j'ai été exaucé.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POINER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 28 MARS 1891.

CHASSE-SPLEEN

Les mauvaises paroles s'oublient encore moins que les bonnes.

Le sens commun est ce qu'il y a de moins commun.

Il sied même au progrès de respecter ce qu'il remplace.

C'est dans les mariages de raison qu'on en trouve le moins.

On ne peut servir les hommes qu'en s'exposant à leur ingratitude.

L'homme qui préside à une table de jeu n'est qu'un vice-président

Mieux vaut donner que recevoir, quand on rencontre un batailleur.

La poudre de riz est la plus dangereuse de toutes les poudres sans fumée.

Notre air sur notre visage sied bien; l'air d'autrui y est toujours déplacé.

Les chevaux de course devraient au moins payer leurs dépenses courantes.

Comment peut-on savoir si un boucher a des pieds de veau quand il est chaussé?

Il ne faut pas gronder un écolier qui ne peut surpasser son camarad, lorsque ce camarad a une tête de plus que lui.

Nous sommes tous surpris de constater avec quelle grandeur d'âme nous pouvons supporter les malheur... de nos amis.

S'il fallait en juger par les résultats il faudrait conclure que c'est dans les mariages d'amour que l'amour est le moins durable.

Il faut que le temps ait la vie dure pour vivre encore en dépit du nombre de gens qui cherchent à le tuer par tous les moyens possibles.

QUELS PROGRÈS!

Raoul.—Connais-tu un bon dentiste?

George.—Excellent! va chez X... il a fait l'autre jour un ratelier pour mon patron, et comme il l'avait mis dans sa poche il s'est fait mordre en s'asseyant. Ça c'est réussi.

UN BON TRAVESTI

Madame (s'adressant à l'avocat Ficelle).—Mon cher monsieur Ficelle, je donne un bal masqué après Pâques, je compte sur votre présence.

Monsieur (à qui l'avocat Ficelle a fait perdre une cause excellente).—Vous devriez venir déguisé en Nécessité.

Ficelle.—Ah! très bon! délicieux, Nécessité, la mère de l'invention.

Monsieur.—La fille n'a rien à voir là-dedans; vous devriez venir en Nécessité, parce que Nécessité n'a pas de loi.

MAUVAISE CONNAISSANCE

Avocat.—Témoin, connaissez-vous quelqu'un de respectable à Montréal?

Témoin (qui a passé sa vie à défricher une terre).—Non, je ne connais pas une personne respectable à Montréal.

Avocat.—Comment, pas de?

Témoin.—Non, la seule personne que je connais, c'est vous, monsieur l'avocat.

CE QUE ÇA COÛTE

Arrivant.—Est-ce que ça coûte cher de vivre à Montréal?

Résident.—Non, mais ça coûte une fortune pour garder les apparences.

PENDANT LE RECENSEMENT

Recenseur.—Et maintenant, madame, plus qu'une question, êtes-vous affligée d'une maladie chronique quelconque?

Le mari.—Oui, monsieur, une langue de Saint-Guy.

TERRIBLE MOMENT

Henriette.—As-tu eu bien peur, au feu?

Justine.—Ne m'en parle pas; j'ai été tellement bouleversée que je me suis sauvée dans la rue sans mettre mes faux cheveux.

UNE CRISE

Client.—Vous vous plaignez à tort, les temps ne sont pas si mauvais.

Isaacstein.—Mauvais! Guoi! che ne ferai bas même vaillide, ça bairai bas.

A bas le gouvernement responsable



Jim.—Ainsi, te voilà marié! Tu as dû y songer sérieusement? Tant de responsabilité!

Jack.—De responsabilité! Mais tu badines? Il n'y en a pas!

Jim.—Allons donc!

Jack.—Mais je te dis que non. Ma femme les a toutes. C'est elle qui est le maître.

MOTS D'ENFANTS

—A quoi penses-tu, Charlotte?

Charlotte (5 ans).—A quelque chose que j'ai oublié.

Papa.—Il paraît que Michel t'a flanqué une danse; comment l'as-tu prise, toi qui veut toujours battre les plus petits que toi?

Joe.—Je ne l'ai pas prise, il me l'a bien donnée.

Maman.—Je croyais que tu étais toujours bien sage et aujourd'hui tu as dû rester en classe pendant la récréation.

Bob.—Ça n'aurait servi à rien d'être sage aujourd'hui, mes bottes me faisaient mal... pouvais pas jouer.

Maman.—Charlie, on ne parle pas comme ça; même si ton petit ami se trompe, ce n'est pas une raison pour l'appeler menteur.

Charlie.—Pourquoi, maman? Je suis sûr que je peux lui donner la volée... et lui aussi en est sûr.

Marraine.—Combien as-tu eu de prix, cette année?

Filleul (hésitant).—Un de moins que l'année dernière.

Marraine.—Et combien en as-tu eus, l'année dernière?

Filleul.—Un.

Bébé crie, Bébé pleure, Bébé hurle, parce que son papa l'a grondé. Bébé est en colère, Bébé sanglote, Bébé s'épuise à manifester sa mauvaise humeur par des trépignements.

Cela dure depuis dix minutes. Tout à coup, Bébé s'arrête.

—C'est fini, cette fois! dit le père.

—Non, crie Bébé, je me repose!

Maman, arrivant à l'improviste dans la salle à manger, menace de tirer les oreilles de Bob:

—Vous avez encore bu un petit verre de porto, monsieur!

—C'est pas moi, maman!

—Qui donc?

—C'est un biscuit qui l'a tout bu!

—Ah! et où est-il, ce biscuit?

—Le biscuit!... (D'une voix grave). Pour le pauvre, je l'ai mangé!

Antoinette.—Papa, est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants qui vont te voir à ton bureau?

Papa (écrivant dans un journal, qui publie des mots d'enfants).—Des enfants, mais non, il n'en vient jamais.

Antoinette.—Alors, où prends-tu les mots d'enfants?

Papa.—Dans ma tête.

Antoinette.—Alors, c'est pas des mots d'enfants.

Papa.—...

Papa surprend Bébé au moment où il griffonne sur son papier à lettres:

—Que fais-tu là?

—Je t'écris.

—Mais tu ne sais pas écrire!

—Si.

—Alors lis-moi ce que tu m'écrivais.

Bébé reste un instant confus. Mais, se remettant:

—Voyons, p'pa, c'est pas ceux qui écrivent les lettres qui doivent les lire; c'est ceux qui les reçoivent! Alors lis toi-même.

UN AMENDEMENT

1er dude.—On m'a dit que vous m'aviez publiquement traité de chien savant.

2e dude.—Oui, c'est vrai; j'ai eu tort, je suis prêt à faire un amendement.

1er dude.—Je vous y engage.

2e dude.—Je retire le mot savant.

Il n'y a pas eu de sang versé.

DANS UNE CUISINE DU BEAVER HALL



(Le Vendredi Saint)

La cuisinière. — Ah ! ils disent que les cloches sont parties pour Rome ! Il n'y a pas de danger qu'elles y aillent les cloches des protestants. Regardez : elles ne s'arrêtent pas une minute, ces sommettes de malheur !

FABLE

— Que je suis bien sous mon ciel de cristal !
A me nourrir, la terre est épuisée
A moi chaleur et lumière et rosée ;
Certes, je suis un noble végétal !

Ainsi parlait maint cornichon sous verre.
Le jardinier passe, et, d'un ton sévère,
A ces vantards dit : " Taisez-vous, mes fils :
Un coup de vent peut briser votre cloche ;
Vous mûrissez, et le bocal approche ;
Encore un jour et vous serez comités."

Hélas ! hélas ! philosophe, astronome,
D'un ciel étroit, coiffés, quand nous marchons,
Fiers et clamant : " L'homme est tout : gloire à
[l'homme !]"
Dieu tome et dit : " Taisez-vous, cornichons !"

TROP DE COUPURES

Dans les bureaux d'un journal, où il pleut de la copie entre dix et onze heures du soir.

Survient un reporter :

— Voici d'abord une séance intéressante de...

Le secrétaire, (sans quitter son travail). — La place est bien restreinte ce soir.

Le reporter. — C'est tous les soirs la même chose !

Le secrétaire, (machinalement). — Peu de place, beaucoup d'annonces.

Le reporter. — Eh bien, je vais donner ma démission.

Le secrétaire, (absorbé, et continuant à écrire). — Faites toujours, mon ami... Mais surtout que ce soit court !

MAUVAIS SOUHAIT

Deux fiancés, la veille de leur mariage, entrent dans un magasin de couronnes et bouquets pour mariées.

Ils font leur choix, payent et se disposent à sortir.

Alors, la marchande, en les reconduisant jusqu'à la porte,

— J'espère que Madame pensera à nous la prochaine fois...

NE FAITES PAS AUX AUTRES...

Justine. — La belle bibliothèque, ma chère ! Pouvez-vous me prêter quelques livres ?

Henriette. — Je regrette de vous refuser ; mais on rend si rarement les livres ! Jugez en vous-même : ce ne sont ici que des livres prêtés !

HISTOIRE SURNATURELLE

Au cirque, dans le palais des tentes :

Un visiteur. — Alors, tous ces animaux prennent leur repas au même temps ?

Le gardien. — Parfaitement ; seulement vous remarquerez que, tandis que le crocofile dévore, grâce à la conformation de son gosier, le serpent boa.

LA VICTOIRE

Lui (posant pour la dignité). — Pourquoi, Hélène, êtes-vous si désagréable, ce soir ?

Elle (jouant la surprise). — Désagréable ! vous trouvez ?

Lui (toujours digne). — Vous n'êtes toujours, pour moi.

Elle (indifférente). — En vérité ? Heureusement que vous n'êtes pas obligé de venir me voir.

Lui (avec résignation). — Vous n'êtes certainement ni homme, ni polie, ce soir.

Elle. — Merci ! infiniment.

Lui (anxieux). — Oh ! je sais que ce n'est pas de votre faute ; vous êtes gâtée par

tout le monde, on vous flatte trop.

Elle. — Suis-je vaniteuse, aussi ?

Lui (s'échauffant). — L'êtes-vous ? Comment pourriez-vous ne pas l'être dans le milieu frivole et mondain dans lequel vous vivez ? Vous n'avez pas le choix, vous ne pouvez être autrement que votre entourage.

Elle (souriant). — Oh ! oh !

Lui (perdant toute prudence). — Oui, frivole et mondaine ! Vous êtes trop égoïste, trop cruelle, pour vous soucier de ceux que vous torturez, Hélène !

Elle (subitement sérieuse). — Mais si je vous fais tant de mal, pourquoi cherchez-vous cette douleur ? Pourquoi êtes-vous venu ce soir, par exemple ?

Lui (avec violence). — Je suis venu, parce que... voyons, Hélène, vous le savez... parce que je ne puis rester loin de vous ! Ah ! je vous aime tant ! (suppliant) Hélène ! j'attendrai... mais laissez-moi espérer... rien qu'un peu.

Elle (nonchalamment). — Espérer, quoi ?

Lui (avec désespoir). — Que vous consentirez un jour à devenir ma femme.

Elle (sérieusement). — Désagréable ! impolie, vaine, mondaine, égoïste et cruelle ! (tendrement) Voyons, mon pauvre garçon, est-ce là la femme que vous désirez épouser ? Etes-vous sérieux, Arthur ?

Lui (prenant sa main). — Oui ! oh ! oui, Hélène. Puis-je espérer ?

Elle. — Je crains, mon ami, que je ne pourrai jamais atteindre votre idéal ; mais si vous voulez me prendre comme je suis, avec les qualités dont vous ne vous doutez pas, peut-être pourrais-je acquérir les défauts pour lesquels... vous m'aimez.

Lui (au comble du bonheur). — Oh ! Hélène, chère Hélène, vous êtes assez mauvaise... non, je veux dire assez bonne... oh ! Hélène, le bonheur me trouble l'esprit.

Elle. — Je m'en suis toujours douté, mon ami, tranquillisez-vous, ça reviendra, je vous l'assure... après notre mariage.

QUESTION DÉLICATE



L'artiste. — C'est votre portrait que vous voulez ?

Déjà de la Cinquantième. — Oui, de grandeur naturelle.

L'artiste. — Très bien. Maintenant, un détail. Comment l'aimez-vous ? Un beau portrait ou un portrait ressemblant ?

UN ORDRE MAL EXÉCUTÉ



Le père Louison qui s'est grisé dans les bâtiments. — Garçon, apporte-moi encore un petit verre avec deux pieds de cochons.

L'ANGE CONSOLATEUR

Lui. — Décidément je n'ai pas de chance cette semaine ; hier vous refusez mon nom, et aujourd'hui j'apprends que mon pauvre oncle Louis, qui m'a élevé, vient de mourir.

Elle. — Quoi, votre oncle Louis, Louis le Richard, comme on l'appelle ! Mort ! Oh ! mon pauvre ami, comme je vous plains... Henri, puis-je faire quelque chose pour remplacer l'affection que vous venez de perdre... si vous saviez combien je désire partager... votre douleur.

REMARQUE OISEUSE

Recorder. — Appartenant à une famille aussi honnête, élevé comme vous l'avez été, que venez-vous faire ici ?

Prisonnier. — Mais moi, je ne demande qu'à m'en aller.

CURIOSITÉ IMPERTINENTE

Recorder. — Quel âge avez-vous ?

Prisonnier. — Suis pas.

Recorder. — Quand êtes-vous né ?

Prisonnier. — Elle est bonne, celle-là ! quoi qu'il y ait peut vous faire ? vous n'allez pas me donner un présent le jour de ma fête, je suppose.

QUEL MALHEUR !

Madame A (dont on n'a pas détaillé exactement la toilette). — Il y a longtemps que je savais que les journaux ne disaient pas la moitié de la vérité.

Éliteur. — Vous croyez ? Je le regrette en vérité ; quand je pense que pas plus tard qu'hier, je lisais dans nos colonnes combien vous étiez jolie et aimable.

QUESTION DE DATE

— C'est étrange comme vous avez les cheveux blancs et la barbe noire.

— Ça n'est pas du tout étrange, mes cheveux ont vingt ans de plus que ma barbe.

TROP ABSORBANT

Fred. — Pourquoi n'a-t-on pas voulu laisser entrer ce vieux pochard de Boisfort à la séance du Professeur Médium.

Charlie. — De peur qu'il absorbe tous les esprits.

FAUX PRÉTENTES

Bouleau. — Je suis désolé, je commence à croire que ma femme ne me dit pas la vérité.

Rouleau. — Pourquoi ?

Bouleau. — Voilà cinq semaines qu'elle m'a dit qu'elle va retourner chez sa mère, et elle est encore à la maison.

NOS CHÉRIS



(Une réplique de carême)

La maman, expliquant l'histoire sainte.—Qu'est-ce que tu penses que Loth a dit quand il a vu sa pauvre femme en sel ?

Loulou, qui s'est plaint de la morue tout le carême.—Il a dû tâcher de la faire dessaler ; mais c'est bien désagréable.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Dans une étude de notaire, les clercs bavardent en l'absence du maître.

Le principal arrive inopinément :

—Messieurs, dit-il sévèrement, pas tant de paroles, des actes !

Un individu qui a été arrêté comme faisant partie d'une bande de voleurs, passe en correctionnelle.

—Vous avez opéré sur une grande échelle ?

—Non, monsieur le président, c'était sur un marchepied.

Au poste.

Le sergent congédie, au petit matin, un excellent pochard professionnel, arrêté, dans la nuit, en état manifeste.

—Je vous lâche encore pour cette fois, mais j'espère bien ne plus vous revoir.

—Ne plus vous revoir, mon sergent !... Vous allez donc prendre votre retraite ?

Un petit employé déplorant le départ de son supérieur.

—Nous m'étonnez, lui dit un de ses collègues ; car, enfin, qu'est-ce qu'il a fait pour vous ?

—Ce qu'il a fait !... Il ne m'a pas fait de mal ; et je trouve que c'est déjà bien gentil !

Une rencontre a été décidée, et l'un des adver-

NOS CHÉRIS



Lotte. —Sais-tu que je n'aimerais pas ça d'être un ange ? C'est fatigant de toujours voltiger.

saïres nomma X... un de ses témoins.—Bon choix, dit X... si vous voulez un témoin énergique. Oh ! il ne voudra rien entendre.—Il est féroce ? reprend l'autre un peu inquiet.—Non... il est sourd !

Un affreux goumoux vient demander à un avocat s'il ne pourrait pas faire interdire ses parents.—Pour quelle raison ?—Comme prodigues. Ils viennent de payer mes dettes pour la quinzième fois.

Mlle de L... est d'une laideur idéale. Aussi sa mère ne cesse-t-elle de répéter qu'elle a un million de dot.

Philippe de X... à qui on proposait la demoiselle, murmura :

—Ce n'est pas une dot, c'est une indemnité.

—Ah ! que voilà une dame qui a un joli chapeau ! dit en passant un monsieur qui veut lancer un compliment.

La dame, le reprenant :

—Il serait plus naturel de dire : " Ah ! que voilà un chapeau qui a une jolie dame ! "

Deux philosophes causent des malheurs du temps en flânant sur le boulevard.

—Avouez, mon cher, fait l'un d'eux avec une douce componction, que notre époque est exceptionnellement bête.

—Heu...

—Voyez-vous, j'ai beau chercher, je ne trouve plus guère de gens spirituels : on devient stupide.

—C'est parce que, de nos jours, il y a trop d'esprit de parti !

On racontait à un savant entomologiste une visite à l'Exposition.

—Comme vous êtes heureux, dit-il avec un sourire de compassion, de vous amuser à ces petites choses-là !... Moi, ajoute-t-il avec orgueil, j'ai passé toute ma journée à étudier une aile de mouche au microscope.

Rencontré M. H..., ancien notaire, qui a passé la soixantaine.

—Il me semble que vous avez rajeuni ?

Montrant un crêpe à son chapeau :

—Ce n'est pas étonnant. Mon petit-fils est mort... Je ne suis plus grand-père.

Le docteur D... est appelé en consultation chez un gros financier, qui se croit atteint d'une maladie de foie.

Le docteur, l'oreille sur la poitrine, ausculte son client.

—Je remarque une exubérance anormale dans la région du cœur, il faudra que nous la réduisions.

—C'est mon port-feuille, docteur, enlevez-en le moins possible.

Mme X..., très sotte personne, a de fort belles dents.

—De vraies perles, dit quelqu'un. Il faut voir quand elle sourit.

—Et quand elle bâille ! s'écrie vivement l'excellent Guibollard.

On cause d'avarice :

—Moi, dit Cabantous, de Marseille, j'ai connu l'homme le plus avare de Martigues : il n'avait pas une dent et ne voulait épouser qu'une femme dépourvue de molaires...

—Pourquoi ça ?

—Par économie, parbleu !... ils n'avaient qu'un râtelier pour eux !

On disait devant Calino qu'un de ses amis—sourd comme un pot—chantait parfaitement la romance.

—Eh bien ! fit Calino, s'il est sourd, comment sait-il quand il a fini de chanter ?...

—On lui fait signe, parbleu !

NOS CHÉRIS



Tante Julie.—Eh ! bien, Minette, qu'est-ce que tu dis de ton nouveau petit frère ?

Minette (qui a une poupe parlante).—Je ne sais pas : je ne l'ai pas encore entendu parler ; je crois que son cylindre n'est pas bien mis.

Le comble du savoir pour un pépiniériste : C'est de planter et de faire prospérer un arbre de transmission.

Dans une école agricole :

D.—Comment peut-on tenir fraîche la viande de mouton ?

R.—En ne tuant pas le mouton.

Dans un restaurant à prix fixe :

—Donnez-moi donc un beefsteak.

—A quoi !... Aux pommes, au cresson, au beurre d'anchois !...

—Oh ! donnez-le moi... au bœuf !... ça sera déjà bien joli.

NOS CHÉRIS



—Ha !!! Rabats ta jupe

LES SIX DEGRES DE LA POLITESSE



I
LE DEGRE ORDINAIRE

Donner un coup d'épaule à un charbonnier lorsqu'on est en un habillement de peintre.



II
LE DEGRE AIGU

Rappeler un colporteur de nuit pour lui dire qu'il a oublié de prendre une montre de deux cents dollars.



III
LE DEGRE PENIBLE

Rappeler l'employé qui vient de fermer votre guérite pour lui offrir le petit verre de l'amitié.



IV
LE DEGRE OUTRAGEANT

Tenir, durant un accès, le parapluie sur la tête de votre femme plutôt que sur la vôtre.



V
LE DEGRE HEROIQUE

Demander au garçon qui fréquente la cuisine de fumer ces maudites cigares au lieu de sa pipe de plâtre.



VI
LE DEGRE INTROUVABLE

Demander à votre belle-mère de changer de place parce que vous craignez qu'elle ne s'échappe là où elle est.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

UN PEU POUR RIRE

Nap. O. Léhon se trouvant, la semaine dernière, dans une loge à l'Académie de Musique, à côté d'une personne qu'il croyait connaître, ne cessait de jeter les yeux sur elle. Celle-ci s'impatientait et dit à mon ami avec humeur :

— M'avez-vous de vos yeux assez considérée ?

— Je vous regarde, reprit gaiement Nap. O. Léhon, mais je ne vous considère pas.

**

A la gare Bonaventure :

— Je vais à Saint-L..., et vous ?

— Moi, je vais faire un voyage aux Etats-Unis. Vous n'aimez pas ça ?

— Ah ! non... Changer de punaises tous les soirs !...

**

Pensées :

— La patience dévore le diable.

— En se taisant personne ne se trahit.

— Aujourd'hui est l'élève d'hier.

— Lourd esprit tient ferme.

— Ce qui est prêté depuis longtemps n'est pas donné.

**

Dubois, celui qui a fait une si grosse fortune dans la charpente, me fait visiter sa nouvelle résidence.

— C'est splendide, lui dis-je ; mais il me semble que ces murs sont un peu nus... quelques bons tableaux ne seraient pas...

— Des tableaux !... sur un papier qui me coûte deux piastres le rouleau, monsieur !...

G. Harand, dont on connaît la sordide avarice, pris depuis quelque temps l'habitude de parler si bas, qu'on l'entend très difficilement.

Il est tellement avare, dit Saint-A..., qu'il économise même sa voix.

**

Josephat C... est affligé d'un nez démesurément long. L'autre jour, par une pluie battante, notre confrère E. M... le rencontre sur la rue Saint-Laurent, sans parapluie :

— Vous avez sans doute pensé, lui dit E. M..., que votre nez suffirait à vous protéger.

J. Alcide C.

Montréal, 20 mars 1891.

II

PROVERBES FABLES EXPRESS

Sur le mariage.

Il faut qu'un époux s'évertue
A frapper son épouse : — Hélas !

Moralité :

La femme est comme un matelas,
Elle est meilleure étant battue.

CALCHAS.

MARCHAND DE COMPLIMENTS

Madame. — Qu'est-ce que vous voulez ?

Colporteur. — Je voulais vous offrir un savon pour enlever les taches sur les peintures, les tapis, les meubles, mais je vois que je me suis trompé, il n'y a pas une seule tache sur les peintures ou sur le tapis de votre passage, et si les meubles de votre maison sont tous comme ceux que je vois vous n'avez pas besoin...

Madame. — Peu importe donnez-m'en une demi-douzaine, j'en aurai besoin quand j'aurai une servante.

IL N'A PAS VU LA LUNE

Scène au pied de la statue de Nelson, minuit, le ciel est noir comme de l'encre.

Homme de police. — Qu'est-ce que vous faites-là, voilà deux fois en dix minutes que je passe devant vous, et vous n'avez pas bougé ?

Citoyen. — Fais rien.

Homme de police. — Alors, pourquoi restez-vous là ?

Citoyen. — Pour voir la lune.

Homme de police. — La lune.

Citoyen. — Wouï, che veux voir la lune... se lever... sur une grande ville.

Homme de police. — Mais il n'y a pas de lune ce soir.

Citoyen. — Pas de m'faute... devait y être... pas coupable.

Homme de police. — Allons, venez avec moi... je vois ce que vous avez.

Citoyen. — Proteste... encore outrage... police... aurai trente jours... parce que lune pas levée... écrirai aux journaux.

ÇA SOULAGE

Plombier. — Est-ce que M. B... a posé beaucoup de questions quand vous lui a remis sa note ?

Apprenti. — Il n'a posé aucune question mais il a poussé une terrible exclamation.

UNE EMPLOI TRANQUILLE

— Que fait Fred maintenant ?

— Il voyage avec un cirque.

— C'est dur, hein ?

— Oh ! pas du tout ; il n'a rien à faire si ce n'est de mettre deux fois par jour la tête dans la gueule du lion ; c'est pas fatigant.

RIEN COMME SAVOIR



Georgette. — Tiens, le voilà, Katie. Je savais que, malgré votre querelle, il ne pourrait pas s'empêcher de revenir.
Katie. — Faisons semblant de ne pas le voir : car s'il s'aperçoit que nous nous en doutons, il ne viendra pas.

PATRIOTISME ARABE

Voici un épisode peu connu du bombardement d'Alger par lord Exmouth, le 27 août 1816 :

L'amiral anglais jeta dans la ville environ cinq cents tonnes de bombes et de boulets ; après quoi le dey se décida à capituler et à signer un traité de paix. Le lendemain, lord Exmouth trouvait Sa Hautesse à la Kasbah, et l'Anglais et l'Algérien, tout en prenant leur café et en fumant leur pipe, se mirent à deviser entre eux comme une paire d'amis.

Dans le cours de conversation, le dey demanda à l'amiral à combien il évaluait les frais du bombardement. Celui-ci nomma une somme considérable. " Par Allah ! s'écria le dey, que vous êtes donc simple, vous autres, Francs ? Pour la moitié de ce prix j'aurais été heureux de me charger de bombarder la ville moi-même. "

LE PORTRAIT DE TANTE ANNA

Monsieur. — J'ai pensé que nous ferions plaisir à la tante Anna en faisant faire son portrait par le peintre X.

Madame. — Le peintre X ! tu veux donc qu'elle nous déshérite.

Monsieur. — Comment ça ?

Madame. — Voyons, mon ami, tu sais que ta tante Anna est aussi laide que riche ; si X la met à l'huile, il l'y mettra fidèlement et elle sera furieuse ; comme elle ne pourra pas lui arracher les yeux, elle t'enlèvera de son testament.

Monsieur. — Que ferais-tu alors ? tu sais que la tante désire son portrait.

Madame. — Adressez-vous à Z, il en fera une image idéalisée qui lui fera plaisir ; elle augmentera notre part d'héritage, et de plus comme la toile nous restera, ça nous fera un bon tableau au lieu d'une horreur...

Monsieur. — Parfait ; c'est étonnant tout de même comme les femmes se comprennent.

LEUR MAUVAIS CÔTÉ

Monsieur. — Encore une note de modiste !

Madame. — Que veux-tu, les modes changent si souvent de nos jours.

Monsieur. — Et elles changent un billet de \$100 chaque fois.

LES ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses ;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Êtres si doux,
On aime !

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes !
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites !

Lorsque sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille !
Une voix dit :
" Dors, beau petit :
Je veille ! "

C'est la voix de l'ange gardien,
Dormez, dormez, ne craignez rien :
Rêvez, sous ses ailes de neige :
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache,
A ce fil d'or
Tient l'âme encor
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles :
Malheur à nous !
Vous avez tous
Des ailes.

ALFONSE DAUDET.

CONVAINCANT



Jenne maîtresse de maison retenant une femme de chambre. — J'ai réellement peur que vous ne conveniez pas. Pour vous parler franchement, vous êtes trop jolie.
La servante. — Madame n'a pas besoin de s'occuper de cela ; nous ne sortirons jamais ensemble.

L'AGE DE LA CHEVALERIE PASSÉ



Jules. — Vous vous détournez ! Vous ne m'aimez donc pas !
Henriette (d'une voix étouffée). — Ce n'est pas cela ! Mais votre faux col vient de se détacher.

LE TEXTE DU SERMON

Monsieur. — Beaucoup de monde à l'église ce matin ?

Madame. — Beaucoup.

Monsieur. — Un bon sermon ?

Madame. — Excellent.

Monsieur. — Sur quel texte ?

Madame. — Sur... sur... ma foi j'ai oublié.

Monsieur. — Hum ! Madame Troishicks y était-elle ?

Madame. — Oui.

Monsieur. — Que portait-elle ?

Madame. — Elle avait une robe en drap caroubier garnie de petits velours noir, sur les côtés de la jupe ; le corsage était garni en suisse, avec de la petite soutache. Le col et les manches étaient également soutachés. La manche gauche était ornementée d'une sorte de demi-pelisse qui lui donnait un faux air de dolman ; son chapeau...

Monsieur (riant). — Assez ! assez ! je comprends maintenant que tu aies oublié le texte du sermon.

PAS EN STOCK

Commis. — Qu'est-ce que je peux vous montrer grand'maman ?

Cliente. — Un échantillon de bonnes manières. Tête du commis.

CE QUELLE SAIT

— Maintenant, madame, dit l'homme d'écurie, en lui remettant les rênes, vous savez comment conduire ?

— Certainement.

— Vous garderez votre droite.

— Oui.

— N'essayez pas de passer devant une grosse voiture.

— Non.

— En cas de feu laissez passer les pompiers.

— Naturellement.

— Et si vous voyez arriver un cheval emporté...

— Oh ! je sais ce que je ferai. Je lâcherai les rênes, je sauterai en bas du sleigh et je me sauverai dans un magasin.

USAGES ET COUTUMES

Au quinzième siècle, il existait déjà un livre traitant des bonnes manières et du savoir-vivre. On y trouve des règles de politesse telles que les suivantes : "Quand vous allez manger chez une personne de qualité, tâchez, par-dessus tout, d'avoir les mains et les ongles nets, mais pour nettoyer ces derniers, n'attendez pas d'être à table, et ne vous servez pas, pour ce faire, de la pointe de votre couteau : c'est avant d'entrer qu'il fallait prendre ces soins de propreté.

Quand vous buvez, levez votre coupe à deux mains ; n'allez pas boire d'une main comme un charretier en train de graisser les roues de son véhicule. En outre, ne touchez pas dans votre coupe et ne buvez pas la bouche pleine, comme... une vache (mille pardons pour le vieux professeur *ès-manières*) ni en faisant du bruit comme... un bœuf. N'oubliez pas non plus d'essuyer votre bouche et votre nez quand vous avez bu. Ne rongez pas les os comme... un chien, et ne sucez pas ces os pour en tirer la moelle.

Ne mordez pas dans une pomme entière, partagez-la en deux et offrez-en la moitié à votre voisin. Si vous pelez une poire, commencez du côté de la queue ; pour une pomme, commencez du côté de la rosette du sommet. N'étendez pas de beurre sur votre pain avec votre... pouce (!) ne mangez pas votre soupe à même l'assiette (en portant l'assiette à vos lèvres), mangez-la à l'aide d'une cuillère. Ne mangez pas gloutonnement ni ne buvez à petits coups, comme... un veau.

On voit par cet extrait du vieux livre que, si les préceptes du savoir-vivre restent immuables dans leur essence, ils changent, ils doivent changer de forme suivant les temps. Nous n'en voulons donner, pour exemple, que la façon de manger les poires et les pommes aujourd'hui, comparée à celle qui était usitée au siècle où naquit l'imprimerie.

Nos ancêtres commençaient à peler la poire du côté de la queue et la pomme du côté de la rosette, comme je l'ai dit, et l'élégance suprême était, alors, d'obtenir le pelure en spirale *d'un seul morceau*. Puis, d'un geste plein de désinvolture, on jetait cette pelure derrière soi, par-dessus son épaule. En tombant, la pelure affectait, croyait-on, la forme d'une lettre.

Alors, le jeune chevalier ou la gentille damoiselle, qui venait de créer *ce signe*, quittait son escabeau ou se précipitait hors de sa chaire, "pour lire" la lettre. Si on n'était pas assez grand clerc, on appelait le chapelain à la rescousse. La lettre, formée par le hasard, était la première du nom du futur seigneur et maître ou

de la future femme et servante.

Les jeunes filles ni les jeunes hommes de notre époque n'oseraient se livrer dans "le monde" à cette jolie divination amoureuse. Il y a à cela plus d'une raison. Les convenances, d'abord, comme disent les personnes mûres et sages ; puis la manière de manger les fruits, qu'on découpe en quatre, pèle, épeluche au moyen de la petite fourchette et du couteau à dessert.

Le quartier est en outre divisé en morceaux de grosseur appropriée et ces morceaux sont portés à la bouche par la fourchette. Mais, comme avec toutes règles, il est des accommodements, et qu'une sévérité trop grande confine à l'absurde, lorsqu'on goûte entre jeunes filles, on peut revenir à l'antique façon de peler les pommes, pour former la fameuse lettre. Les mamans fermeront les yeux, parce que c'est fort innocent, et qu'elles auront instruit leurs filles à manger correctement devant un vrai public. Enfin, en vertu du vieux proverbe : Une fois n'est pas coutume.

PEU CONCLUANT

Madame.—Jean, tu as encore bu du whisky ! je le sens.

Monsieur.—Si on peut dire... causé... avec Pintamort... chim n'ntes... parlé l'échion... pris shes propres paroles de sa bouche... animal avait bu... pourquoi p'têtre shent aussi. Sh'est pas moi... sh'est paroles à Pintamort.

SURABONDANCE DE PREUVE



Madame Smith.—Je t'assure qu'elle a dit cela.
Madame Brown.—Je t'assure que non... Allons ! Comment pourrais-tu le savoir ? Était-tu présente quand elle l'a dit ?
Madame Smith.—Non, je n'y étais pas.
Madame Brown (triumphante).—La ! Tu vois ! Moi, j'y étais quand elle ne l'a pas dit.

MÉDECINE HOMEOPATHIQUE

Yankee (de l'Ouest).—Une grosse faillite de banque, hein ! dans votre ville ?

Bostonais.—Hélas !

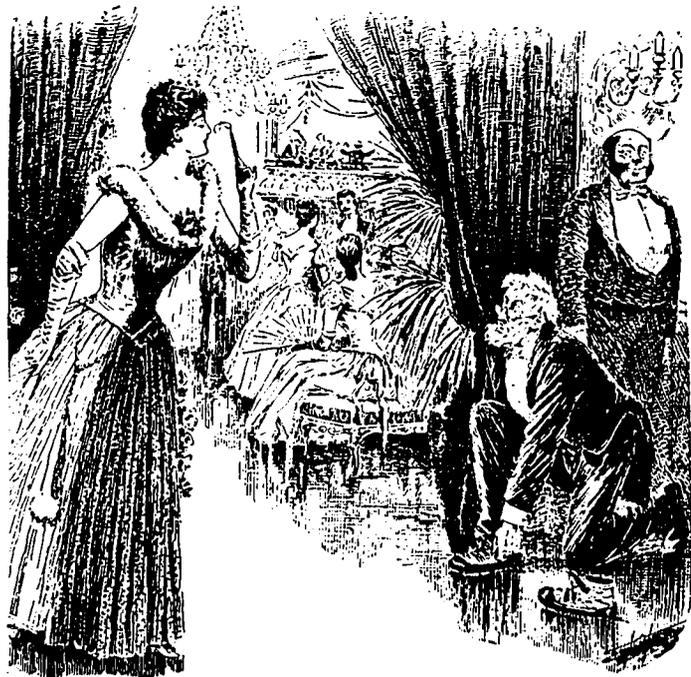
Yankee.—Jeune homme, vous devriez envoyer une commission par chez nous, pour étudier notre système de procédure. Dans l'Ouest, jamais une banque ne fait faillite. On en a vu dans le temps, mais depuis que nous avons traité le mal par l'homeopathie, il a disparu.

Bostonais.—Par l'homeopathie ?

Yankee.—Oui, chaque fois qu'un banquier suspend ses paiements, nous le suspendons... à un arbre. Le remède est infailible.

LA PRUDENCE EST LA MÈRE DE LA SURETÉ

UNE QUALITÉ DANGEREUSE



La nièce d'un riche oncle californien.—Comment, mon oncle, vous remettez vos galoches ?

Le vieux californien qui n'a jamais eu un salle de danse.—Comment donc ? Je n'ai pas envie de me casser le cou sur ces parquets.

Fermier (s'adressant à l'homme qu'il a engagé le matin).—Avez-vous vu une voiture passer sur la route ?

Engagé.—Oui, elle était attelée d'un cheval gris pommelé et d'un bai brun ; ce dernier était boiteux.

Fermier.—Avez-vous vu des chasseurs de ce côté ?

Engagé.—J'en ai vu trois ; ils se sont arrêtés sur la route et ont causé politique, je peux vous dire qu'ils ne sont pas de votre bord.

Fermier.—Avez-vous vu un vol de pigeons ?

Engagé.—Je vous crois, il y en avait dix-neuf ; ce que j'ai eu de mal à les compter ! ils ont été s'abattre dans l'autre champ, derrière la haie.

Fermier.—Merci ! je vous paierai votre journée et vous pourrez chercher de l'ouvrage ailleurs. Quand j'aurai besoin d'un homme pour observer quelque chose, je vous ferai chercher ; en ce moment, ce qu'il me faut c'est un homme de charrue.

THEATRE ROYAL



Nous avons enregistré un nouveau succès au crédit du Théâtre-Royal. Le beau mélodrame de Dion Boucicaut : "After Dark," a été très applaudi tous les soirs cette semaine. Cette pièce semble destinée à vivre aussi longtemps que le Juif Errant.

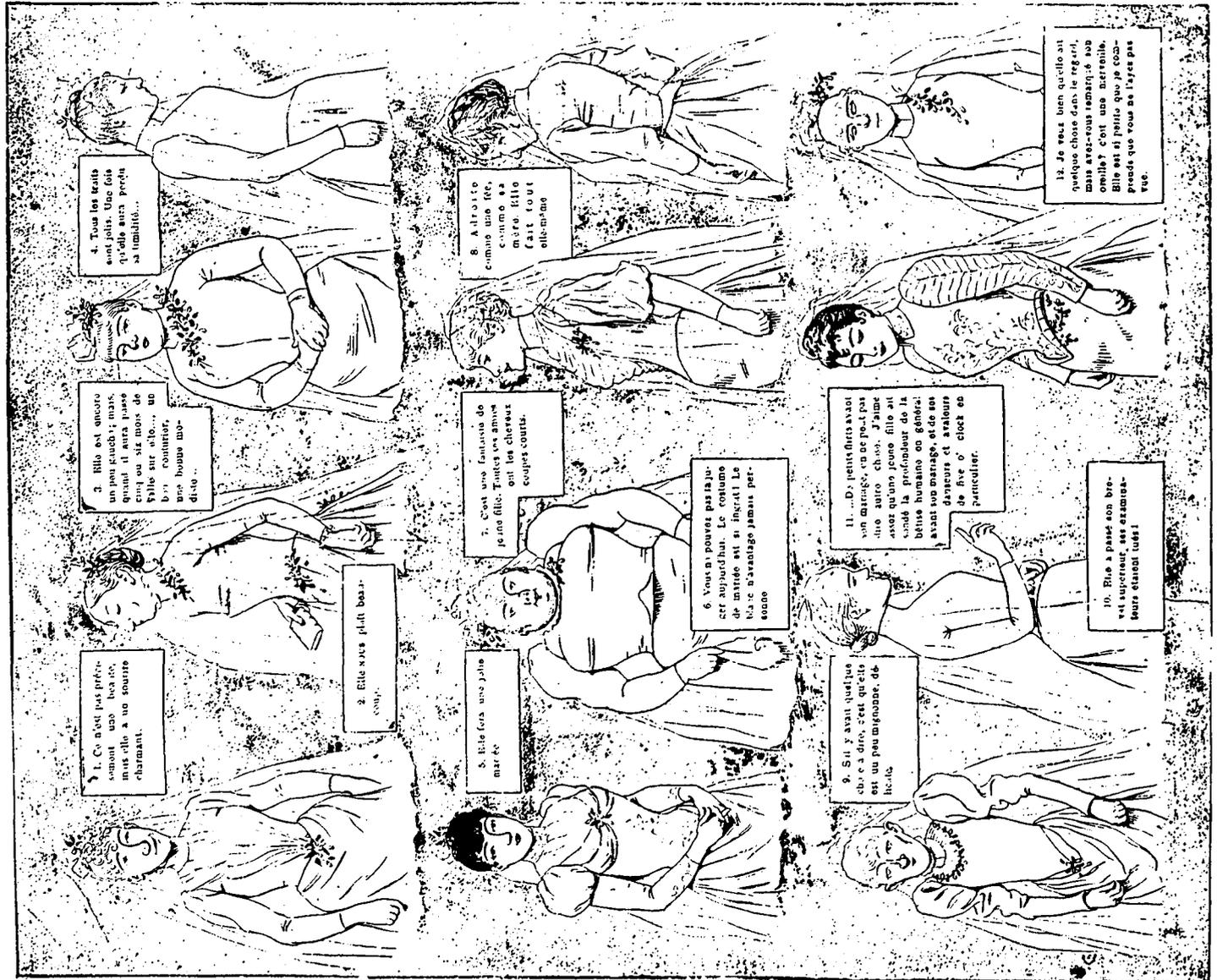
La plupart des artistes ont joué leur rôle avec talent, surtout M. Harris Meredith et Mlle Stella Rees, une actrice tout à fait charmante.

La mise en scène est des plus soignées. L'orchestre, dirigé par R. Cavallo, mérite aussi beaucoup d'éloges.

Les amateurs qui n'ont pas entendu cette pièce feront bien de profiter des dernières soirées : samedi après midi et dans la soirée.

La semaine prochaine la troupe burlesque de Lilly Clay tiendra l'affiche. C'est une pièce qui a eu grand succès à New-York et qui ne manquera pas d'être appréciée à Montréal. C'est réellement une œuvre de mérite que le public ira entendre avec beaucoup d'intérêt.

QUAND ON SE MARIE

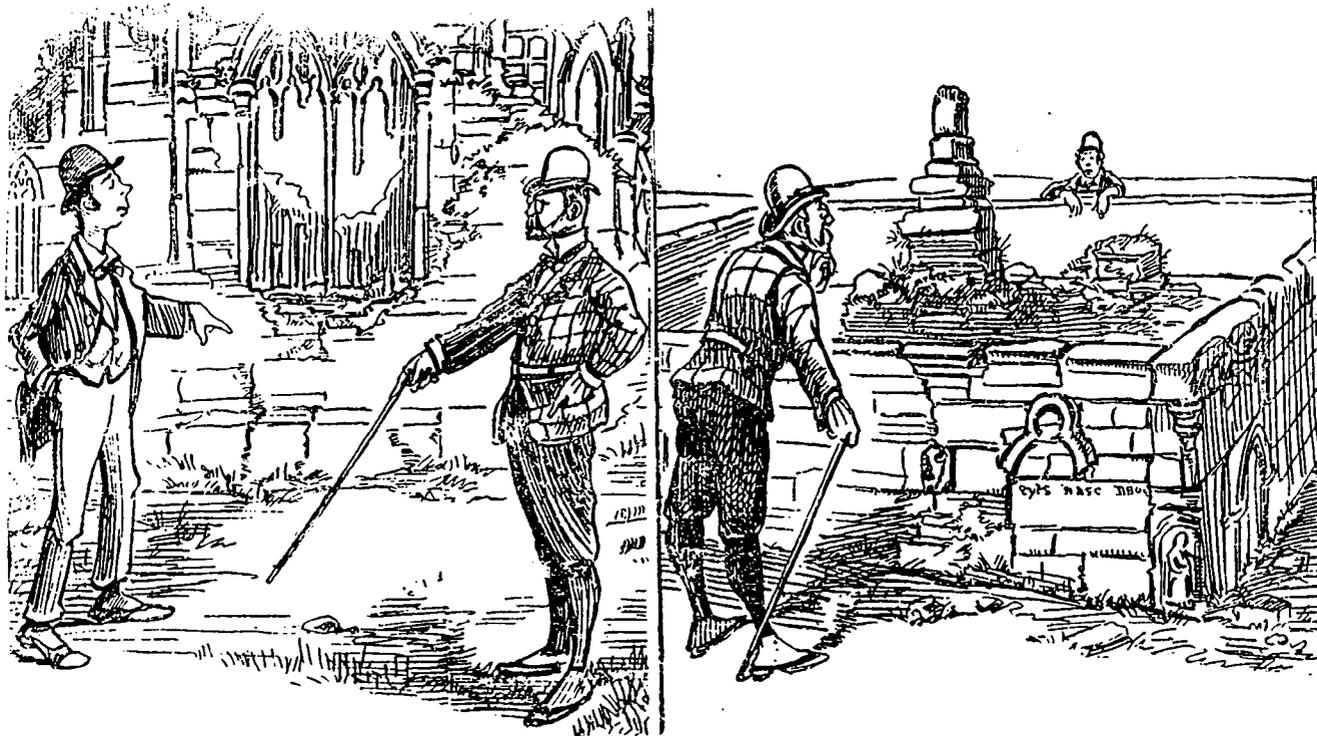


COTÉ DES FEMMES



COTÉ DES HOMMES

DES RUINES RUINEES



I
Amateur d'antiquités.—Tu vois, Jean, je viens d'acheter ces ruines historiques. Es-tu capable de faire un joli mur autour ?
Jean, le fermier.—Je pense bien ; j'ai été maçon dans mon temps.

II
(Quatre mois après.)
L'amateur visitant son domaine.—Dis-moi donc, Jean, je vois bien le mur : mais où sont les ruines.
Jean.—Monsieur va être content : Je n'ai pas acheté une seule pierre. J'ai utilisé tout ce qu'il y avait dans les ruines pour faire votre mur.

SI J'ÉTAIS VOUS, MA CHÈRE

(Pour le SAMEDI)

Je ne voudrais pas faire la moindre attention aux remarques impertinentes de ces messieurs.

Je ne voudrais pas oublier de recoudre le galon qui borde mon jupon, ou le bouton qui a quitté ma bottine.

Je ne croirais pas que tout homme qui m'adresse un compliment est tombé amoureux de mes beaux yeux.

Je ne me sentirais pas humiliée parce que mes amis ne me prendraient pas pour une artiste consommée, même si j'avais votre voix et votre doigté.

Je ne voudrais, si je ne pouvais avoir qu'une robe de cérémonie, la choisir voyante et criarde.

Je ne voudrais pas, quoique fatiguée et nerveuse, répondre sèchement et malhonnêtement aux personnes qui m'aiment ou me portent intérêt.

Je ne voudrais pas prendre l'habitude de parler familièrement aux jeunes gens que je connais ; quand vous les traitez de Paul, Pierre ou Jacques, ils vous considèrent comme Jeanne, Jeannette ou Jeanneton.

Je ne permettrais à aucune de mes amies de me dire du mal de sa mère.

Je ne raconterais pas mes affaires privées à mon amie la plus intime ; pas plus que je ne lui poserais des questions indiscrètes.

Je n'écrirais pas de lettres ridicules aux jeunes gens.

Je... enfin, je tâcherais de me faire respecter en me respectant, et de me faire aimer en me rendant aimable.

ADÈLE.

L'ORIGINE DES CORS AU PIED



I
On prétend que le plus petit ne peut pas contenir le plus grand.



II
Mais les femmes prouvent bien le contraire.

LE SEL ET LA NEIGE

Question :

« Comment se fait-il que le sel, jeté sur le pavé, fasse fondre la neige, tandis que, tout au contraire, mélangé autour d'une glacière, à de la glace pilée, il empêche les sorbets de fondre ? En serait-il donc du sel comme du sabre légendaire qui devait servir à Joseph Prudhomme à défendre nos institutions, et au besoin, à les combattre ? »

Réponse :

« Toutes les fois qu'il y a fusion, — et c'est le cas quand on mélange une substance très avide d'eau comme le chlorure de sodium avec de la neige ou de la glace pilée — le travail moléculaire nécessité par ce changement d'état suppose une absorption de chaleur considérable.

« C'est pourquoi, quand on mêle du sel à de la neige, la température du liquide de fusion descend à 3 ou 4° F.

« Il en est ainsi dans les rues, où l'absorption de chaleur se fait aux dépens des pavés et de la boue, si bien qu'on a parfois protesté contre ce procédé, sous prétexte que les chevaux et même les hommes étaient exposés à souffrir cruellement de ce froid excessif. Il en est de même également à l'office où l'absorption de chaleur se faisant en partie aux dépens du récipient, la glacière contenant et contenu, ne saurait manquer d'en être frappée. Il n'y a pas contradiction, il y a identité dans les effets obtenus. »

LE BLÉ NOIR

LÉGENDE ALLEMANDE

Quand vous passez, après l'orage, à côté d'un champ de blé noir, vous pouvez remarquer que la tige est penchée et à demi flétrie, comme si la flamme avait touché la plante. Les Allemands ont coutume de dire, à ce sujet, que c'est la punition de son orgueil, et voici ce qu'ils racontent :

Un jour le froment, le saule, la marguerite, l'hirondelle et le blé noir se trouvèrent l'un près de l'autre au moment où la tempête se formait sur la montagne.

L'hirondelle effrayée se cacha dans les branches du vieil arbre ; celui-ci, que l'âge avait rendu prudent, abaissa ses feuilles ; la marguerite sa tête appesantit.

Le blé noir seul garda le front haut, tandis

que le tonnerre commençait à gronder dans les nuages.

— Ferme tes fleurs, incline-toi, répétaient toutes les plantes ! L'homme, qui est plus puissant que nous, craint lui-même d'affronter l'orage, et n'ose le regarder en face.

— L'homme plus puissant que nous ! s'écria le blé noir indigné ; qui vous a dit cela ? nul n'est au-dessus de moi sur la terre, et je vous le prouverai en regardant l'éclair.

A ces mots, il leva la tête ; mais la foudre éclata, les nuages noirs amoncelés à l'horizon se fondirent en eau, et la tempête passa furieuse sur la vallée.

Quand son souffle se fut enfin apaisé, l'hirondelle sortit du vieux saule en secouant ses ailes, l'arbre se redressa plus vert, la marguerite rouvrit ses feuilles, et le froment redressa la tête ; mais le blé noir avait été brûlé par le regard de l'éclair, et penchait sa tige flétrie.

Cette leçon ne le guérit point, ni lui ni sa race, et, depuis ce temps, toutes les fois que le tonnerre gronde, le même orgueil amène la même punition.

C'est de là qu'est venu le proverbe appliqué aux imprudents que l'expérience ne peut guérir : *Il est de la famille du blé noir.*

BONNES AMIES

Justine.—J'espère que mes photos seront bien réussies.

Henriette.—Tu peux en être sûre, ma chérie ; les belles têtes viennent toujours si mal.

L'ANNONCE AMÉLIORÉE



« Si ceci frappe l'œil du monsieur qui s'est trompé de casque hier soir au restaurant... j'espère qu'il le rapportera au numéro 38..... »

PINCEE DE CONSEILS

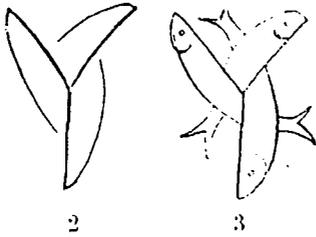
Le dessin à la portée de tous.

Faites d'abord un :

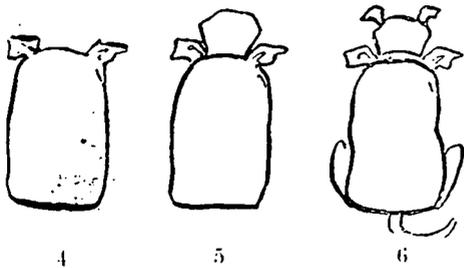


Comme un i grec a trois bouts, faites partir une ligne de chaque bout tombant sur le milieu de l'autre (comme dans figure 2). Il suffit ensuite de mettre un œil avec un petit trait à chaque tête et d'arranger la queue d'un coup de plume et vous avez trois poissons (comme dans figure 3).

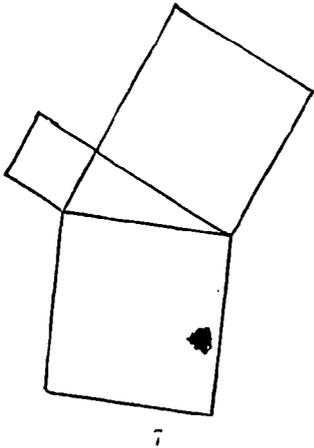
Pour réussir, une ligne ne doit jamais en croiser une autre.



Rien de plus facile que de dessiner un chien. Faites d'abord un carré, disons un sac de farine par exemple (comme dans figure 4). Mettez un morceau de charbon sur ce sac (comme dans figure 5). Il n'y a plus qu'à ajouter les oreilles, les pattes et la queue pour avoir le chien No. 6.



Voulez-vous un colporteur? Faites des carrés (comme dans figure 7). Il n'y a plus qu'à ajouter des traits de plume par ci par là (comme dans figure 8).



LES PATINEURS

Un bon patineur a besoin, paraît-il de nombreuses années de pratique, pendant lesquelles il n'aura rien marchandé, les chûtes comprises.

Elles sont ridicules, mais de quelles culbutes un homme d'esprit ne se tire-t-il point? Chaque fois qu'un célèbre patineur, nommé Pierre du Chêne, tombait, il toisait les rieurs en leur jetant cette apostrophe: "Eh quoi! le premier jour, l'*Athalie* de Racine est bien tombée!"

Avec les patineurs, comme avec les chasseurs, toutes les prouesses sont possibles: pourtant, si l'on vous dit que l'on écrit son nom sur la glace, n'en croyez rien. Un seul homme eût pu accomplir ce tour de force, c'était le surintendant de Henri III, car il s'appelait tout simplement M. d'O.

Alexandre Dumas s'est joué de la crédulité de ses lecteurs en leur racontant que, pendant une fête d'hiver, à la pièce d'eau des Suisses, à Versailles, le chevalier de Saint-Georges patinait lorsqu'il vit arriver la reine Marie-Antoinette en traîneau.

Pour la prévenir qu'un danger la menaçait, d'un coup de patin, rapide comme l'éclair, il écrivit le mot "danger" sur la glace. Il est possible qu'à l'aide des deux pieds il ait tracé le mot: mais, en ce cas, il y a mis le temps, et la reine de la bonne volonté.

Les poètes n'ont pas montré une très vive sympathie pour cet exercice. Nous n'avons guère que quatre vers au-dessous d'une gravure de Larumessin. Il est vrai que, pour une fois que la poésie fit allusion au patin, la gloire lui sourit. Le quatrain de Roy est immortel:

Sur un mince cristal, l'hiver conduit nos pas.
Le précipice est sous la glace:
Telle est de vos plaisirs la légère surface:
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Lamartine fut le seul poète français qui avouait sa passion pour le patinage, qui décrivit le bonheur de "se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et avec les gracieuses ondulations de l'oiseau dans l'air, sur une surface plane, brillante, sonore et perfide".

Mais il ne s'est confessé que dans une page de prose.

Le poète allemand Klopstock, plus enthousiaste, rima tout un poème à la gloire du patin: "O mon patin! Élegant autant qu'il est simple, il vole, tandis que le traîneau court. La lame dont il est armé n'est ni d'argent ni d'or, mais d'acier; image de l'éclair parfois elle étincelle, et je l'ai sous mon pied!"

Ce n'est pas dans les poèmes de Klopstock qu'il faut chercher le triomphe de ce sport; c'est dans l'histoire. On connaît le fait d'armes de Pichegru en 1795, faisant traverser à sa cavalerie le Texel, dans le nord de la Hollande, et s'emparant des vaisseaux hollandais immobilisés dans les glaces. Il paraît qu'en tête de l'escadron d'attaque voltigeait un jeune sous-officier de hussards, du nom de Billiaud. Il avait des patins il les chaussa et arriva le premier au flanc du navire, sous le feu des canons, décrivant un cercle fatidique.

Le capitaine de vaisseau, en bon Hollandais conaisseur, admira les exercices de ce vaillant et ne voulut remettre son sabre qu'à lui. Pichegru, qui avait assisté à la manœuvre, toisa l'homme et, lui touchant l'épaule: "Toi, tu iras loin, tu peux t'en flatter!" C'est ce qu'a fait Billiaud. D'abord, il s'en est flatté souvent. Ensuite, il est allé si loin qu'il est parti pour quelque pôle Nord — avec ses patins — et qu'il n'en est jamais revenu.

ÇA PAIET-IL?

Raoul. — Est-ce que ça te paie les annonces?
Charles (éditeur de journal). — Quelquefois, ce qui me paie moins ce sont les annonceurs.

CE QUI SE RESSEMBLE SE RASSEMBLE



Madame Drcker. — Auguste, ton habit est trop court.
Monsieur Drcker. — C'est une des lois de l'harmonie. Moi aussi je suis trop de court.

HORRIBLE!!

Notre confrère D... pose à un jeune avocat de nos amis la question suivante:

— Comme qualifiez-vous le fait de celui qui tue un homme?

— Homicide, parbleu!

— Et son père?

— Parricide, tiens.

— Et son frère?

— Fratricide.

— Et son beau-frère?

— Ah! dame... ???

— Eh bien! je vais vous le dire: c'est insecticide.

— Comprends pas.

— C'est bien simple puisqu'il tue l'époux de sa sœur!!!

Tête du jeune avocat!

PROBABLEMENT!

M. Lamoignon. — Mademoiselle est-elle à la maison?

Servante. — Non, mais elle m'a dit de vous dire si vous veniez que c'était très aimable de votre part.

M. Lamoignon. — Que voulait-elle dire?

Servante. — Je suppose qu'elle voulait dire que c'était très aimable de votre part de venir quand elle était sortie.

DROLE DE NATURE

Recorder. — C'est votre mari qui vous a noirci les yeux, comme ça?

Témoin (qui a pardonné). — Non, Votre Honneur.

Recorder. — Où les avez-vous pris, alors?

Témoin. — C'est ma nature, Votre Honneur, quand j'ai une rage de dent mes yeux noircissent.

Recorder. — Hum! vous voulez dire une rage dedans la maison.

UN BEL IDIOT

Mademoiselle Passée (dovant un dîner). — Ce vin a plus de quarante ans de bouteille.

L'idiote (galamment). — Vous l'avez embouteillé vous-même!

UN PEU DE CUISINE

MORUE SALÉE

La bonne morue a la chair blanche, une peau noire et de grands filets. Après l'avoir fait dessaler vingt-quatre heures, mettez-la dans un grand chaudron avec de l'eau froide et retirez-la promptement au premier bouillon. Servez avec des pommes de terre cuites à l'eau et une sauce maître d'hôtel, dans laquelle vous exprimerez quelques gouttes de jus de citron, ou simplement accompagnée, d'une saucière de beurre fondu ; les pommes de terre sont meilleures cuites dans l'eau de la morue.

POURQUOI IL FAUT METTRE LES LÉGUMES SECS ET LA VIANDE DE BŒUF DANS L'EAU FROIDE

Toutes les ménagères savent que les légumes secs doivent être mis dans l'eau froide et les légumes verts dans l'eau bouillante, que le bœuf du pot-au-feu fait de mauvais bouillon si on le jette dans l'eau bouillante. Demandez leur l'explication du fait, peu d'entre elles seront en état de répondre à la question. Voici ce qui se passe :

Il existe dans les légumes secs, pois, fèves, haricots, lentilles, une substance très nutritive, la *légumine*, qui a une certaine analogie avec le blanc d'œuf et l'albumine de la viande. Cette légumine s'en va des graines dans l'eau froide ou tiède, comme s'en va l'albumine du morceau de bœuf dans l'eau froide ou tiède du pot-au-feu.

Mettez des légumes secs dans l'eau bouillante, l'albumine se coagule aussitôt, durcit, et les légumes restent obstinément fermes.

Jetez du bœuf dans l'eau bouillante, l'albumine se coagule également et empêche le jus de sortir, le bœuf reste ferme et, comme avec les légumes, le bouillon ne vaut guère.

Si, au contraire, on met les légumes secs dans l'eau froide ou tiède, la légumine y passe lentement et tout à fait si on prend la précaution de conduire le feu doucement. Elle fournit un bouillon très nourrissant et une excellente soupe.

JAMBON ROTI AU SHERRY

Faites dessaler le jambon, parez-le en enlevant la plus grande partie de la couenne qui le recouvre. Mettez-le à la broche. Faites une pâte composée d'eau et de farine. Entourez le jambon de papier graissé et masquez-le avec cette pâte. Quand il a cuit pendant trois heures, introduisez un petit verre de sherry par un trou que vous pratiquez à cette effet, fermez ce trou avec de la pâte. Recommencez cette opération deux ou trois fois à quelques minutes d'intervalle. Retirez alors les papiers, laissez le jambon prendre couleur et servez avec une sauce au sherry ou des épinards au jus.

L'AGE DE LA REFLECTION



Julie. Ah ! mon oncle, je l'ai trouvé !
Louche Pierre. Quel donc ?
Julie. —Vois-tu ce petit point clair qui se promène dans le plafond ? Il n'y a pourtant rien qui remue ici. Eh ! bien, c'est le soleil qui frappe sur ta tête.

LES PETITES ÉCONOMIES



M. le Prince. Pouvez-vous me recommander ces chaussures ?
Le cordonnier. —Certainement, en y ajoutant une autre semelle, une autre empeigne... oui... les gauses sont encore bonnes.

LES NEIGES PRODIGIEUSES

Les poètes de tous les temps et de tous les pays ont célébré la blancheur de la neige. C'est en effet un phénomène bien général. Il n'est pourtant pas sans exception. L'histoire enregistre en effet des neiges rouges, des neiges brunes, des neiges noires. Nous autres, qui n'envisageons les choses que par leurs côtés pratiques, déclarons que ces neiges sont les plus utiles. Si la neige virgine est souillée, tant pis pour les poètes frigidistes, tant mieux pour les agriculteurs.

Les neiges colorées ont étonné nos aïeux ancêtres. Il y ont vu des prodiges et des miracles. La neige rouge annonçait des meurtres, des guerres, des actes sanguinaires. La neige noire annonçait des épidémies, des famines, des calamités publiques. Pour eux, il n'y avait que le sang pour teindre la neige en rouge ; et le diable seul pouvait la badigeonner en noir... probablement avec du charbon de bois.

Voici quelques exemples de ces chutes de neige prodigieuse.

Neige rouge

Dans les régions polaires, sur le sommet des hautes montagnes, la neige est rouge quelquefois.

Le phénomène s'étend sur d'assez grandes étendues. Il est très remarquable et très saisissant. Il est provoqué par le développement considérable d'un champignon microscopique, *Uredo-nivalis*. Celui-ci s'accommode très bien, paraît-il, de ce séjour glacé. Il s'y multiplie à outrance.

Ce phénomène est complètement indépendant de celui que nous allons maintenant étudier et qui est connu des météorologistes sous le nom de *Neiges terreuses*.

1226. Chute de neige rouge en Syrie.

1661. Chute de neige rouge à Ginstrow (Mecklenbourg).

1847, 31 mars. Chute de neige rouge tuile à Saint-Jacob (Tyrol). Elle recouvre une grande partie du pays. Elle contient du silicium, de la chaux, de l'acide carbonique, de l'oxyde de fer, de l'alun, des débris de laine végétale, etc.

1831, 4 février. Chute de neige rouge en Suisse dans le canton des Grisons. Elle contient des matières minérales colorantes et des végétaux microscopiques d'origine américaine.

1850, 31 décembre. Chute de neige couleur brun cannelle en Westphalie. Elle contient des matières colorantes minérales. Elle est si abondante qu'Erenberg déclare qu'il y en avait des centaines de milliers de quintaux.

1852, février. Chute de neige rouge aux environs de Splabourg (Autriche).

1853, 1er mai. Chutes de pluie et de neige rouges dans l'Ariège, les Pyrénées-Orientales, en France, et dans la basse Catalogne, l'Aragon, en Espagne.

Neige brune

1859, 21 décembre. Chute de neige brune en Carniole. La matière minérale colorante est si abondante que la neige cause des sensations analogues à celles que provoquent des grains de sable entrant dans les yeux et dans les narines.

1859, 29 décembre. Chute de neige brune dans le Hanovre. Elle contient d'abondantes matières minérales.

Tous ces exemples sont topiques. La matière qui colore la neige en brun ou en rouge est minérale. D'où vient-elle ? Du Sahara. Elle est charriée par les tourbillons atmosphériques. L'examen microscopique montre qu'elle est absolument identique avec la poussière du grand désert africain.

Les neiges terreuses sont donc des phénomènes analogues aux pluies terreuses.

Neige noire

La chute de neige noire la mieux caractérisée s'est produite en novembre 1819, à Montréal. Elle fut accompagnée de secousses sismiques et de détonations aériennes. Il s'en est produit encore d'autres plus récemment. Mais elles sont moins importantes. Ce sont des météorites charbonneuses qui colorent ainsi la neige. Celles-ci sont très rares. C'est pourquoi le phénomène de la neige noire est rarement observé. Les pluies noires, qui ont la même origine cosmique, sont un peu plus fréquentes. C'est M. Daubrée qui a montré l'origine de ces phénomènes. Ils n'ont plus rien de surprenant.

Les neiges colorées ne sont donc pas des phénomènes surprenants et prodigieux. Nous n'avons à regretter qu'une chose : c'est leur rareté.

UNE BONNE EXCUSE

Juge. — Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?
Prisonnier. — Ceci, Votre Honneur : J'ai préféré voler que de flâner dans les rues et de passer pour un homme de police. On a sa dignité.

CHOC EN RETOUR

Patron. — Je n'ai qu'une chose à dire, monsieur, vous avez, dans cette affaire, agi comme un âne.

Employé (poliment). — Vous ne devez pas oublier, monsieur, que j'ai agi comme votre représentant.

EXACTITUDE DÉPLORABLE



Madame Sartoris. — Comment se fait-il qu'une femme charitable comme madame Vallaire sorte de notre *conférence de secours* ?

Madame Saintoin. — Tu te rappelles que l'an dernier son nom était en tête de la liste, et... ?

Madame Sartoris. — Qu'est-ce que cela fait ? Aucun de nous ne s'en est formalisée.

Madame Saintoin. — Excepté elle, quand le chapelain a déclaré plus tard que ne connaissant pas très bien les règles de la préséance, il nous avait placées par ordre d'âge.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



La fin dernière d'un Premier ministre anglais.

UN DUEL AU FROMAGE

LES PISTOLETS A PIERRE

Justin Daycard était un ancien sous-officier de l'armée d'Afrique ; il avait participé, au milieu de la bagarre générale, à la prise d'Alger, qui venait d'avoir lieu tout récemment. Revenu dans ses foyers après un séjour de quelques mois seulement en Algérie, il entra dans les douanes et fut presque aussitôt envoyé dans l'un des postes isolés des bords de l'Océan, dépendant de la section de la Gironde.

Là, il s'était lié d'amitié avec un de ses compatriotes, faisant également partie du poste ; ce nouveau camarade s'appelait Lavigne. Il avait été marin et avait séjourné, pendant l'un de ses nombreux voyages, dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, ainsi que sur les bords du canal de Mozambique.

Les deux amis étaient d'infatigables chasseurs, il paraît, et, ne pouvant se livrer à leur plaisir effectivement, ils s'en consolait en se racontant mutuellement leurs différentes prouesses et leurs hauts faits en saint Hubert.

Donc, par un beau soir d'été, alors que, sous leurs pieds, la mer bleue berçait dans ses flots nonchalants le ciel tout étoilé, les deux amis devisaient, assis sur un banc devant la poste, et se rappelaient, avec des soupirs mêlés de regrets, leurs belles nuits passées sous le ciel africain. Une fois lancés sur le chapitre des souvenirs, ils firent défiler une à une leurs joies du temps jadis ; et, comme ils n'avaient sur la métaphysique du globe qu'une notion vague, parsemée de pas mal de lacunes, il leur suffisait de se dire qu'ils avaient chassé tous deux sous les zones africaines, pour être persuadés que, peut-être sans s'en douter, ils s'étaient approchés de très près dans leurs pérégrinations avant de se connaître.

Les malheureux ! en parlant ainsi, l'un songeait à l'Algérie, et l'autre à l'Afrique du Cap.

Bientôt, ils en vinrent à parler de leurs parties de chasse :

—Moi, en Afrique, j'ai souvent chassé le chacal, dit Daycard, le soldat qui avait pris Alger.

—Moi, quand j'étais en Afrique, répondit Lavigne, le marin qui était allé au Cap, je m'amusais à chasser l'hyène.

—Parbleu ! moi aussi, j'ai chassé l'hyène, reprit Daycard, piqué au vif, et le lion donc ?

—Le lion !... Belle affaire que de chasser le lion, répliqua Lavigne. Nos belles chasses, à nous, c'était à l'éléphant.

—Ah ! pardon, interrompit Daycard, en Afrique, il n'y a pas d'éléphants.

—Il n'y a pas d'éléphants en Afrique ? et depuis quand ?

—Parce que je te dis qu'il n'y en a pas. Voilà tout.

Bref, là-dessus une querelle s'engage, l'un ne songeant qu'à l'Afrique française où, en effet, il n'y a pas d'éléphants ; l'autre ne pensant, au contraire, qu'à l'Afrique du Cap, dont l'intérieur produit un grand nombre de ces superbes animaux, chacun soutenant son dire, s'animent, s'emportant. Enfin, des explications, on en vint aux injures ; les injures ne les persuadant pas encore, on alla plus loin, si bien qu'une gifle sonore se répercuta tout à coup, dans le silence de la nuit : c'était ce pauvre Justin Daycard, qui l'avait reçu. Le poste qui sommeillait en fut réveillé du coup. La question des éléphants n'était pas vidée, mais Daycard avait été souffleté : c'était grave.

Bien grave, certes, car Daycard était le supérieur de son antagoniste ; mais il avait dit aussitôt, en voyant les hommes accourir :

—Rassure-toi, je ne porterai pas de plainte contre toi ; seulement, il faut que tu m'en rendes raison, parce que, vois-tu, un soldat ne peut pas garder un pareil affront.

Naturellement Lavigne, qui était aussi un brave cœur, quoiqu'il eût l'éléphant tenace, accepta l'arrangement, et le lendemain ils se rendirent tous deux à Bordeaux pour avoir des témoins, n'ayant pas voulu engager la responsabilité des hommes que Daycard avait sous ses ordres.

Ils trouvèrent bien vite quatre camarades qui acceptèrent la mission ; seulement, quand les quatre témoins se furent concertés, ils convinrent, d'un commun accord qu'ils devaient à tout prix éviter l'effusion du sang entre ces deux braves garçons, qu'une erreur d'histoire naturelle avait si malheureusement divisés.

Une excuse pouvait tout arranger avec les dispositions que manifestaient les adversaires, me direz-vous ?

Erreur, le préjugé était aussi irrémédiable que s'il s'était agi de deux ennemis mortels.

Enfin, voyant leur détermination bien arrêtée, les témoins prirent un rendez-vous se réservant *in pello* de rendre le duel aussi peu dangereux que possible entre ces deux amis.

Le lendemain, à l'heure dite, les témoins et les adversaires étaient sur le terrain. On devait se battre au pistolet : deux pistolets à pierre, vieux ronfleurs, décrochés de quelque panoplie fournie par les guerres de l'Empire, et qui, s'ils n'étaient pas dangereux comme justesse, n'en étaient pas moins effrayants comme calibre ; on avait pris ce qu'on avait trouvé.

Sur le terrain, les témoins chargèrent gravement les armes ; cependant, ils avaient l'air tous les quatre de méditer quelque coup étrange.

A combien de pas veux-tu que nous nous

battions ? demanda Lavigne à son adversaire.

—Oh ! cela n'est égal, répondit placidement celui-ci ; vois, toi, pourvu que ce ne soit pas plus de quinze pas...

—Mais dis toi-même, ce n'est pas avec moi, je pense, que tu vas te gêner.

—Eh bien ! à quinze pas, fit Daycard, c'est assez loin, parce que, vois-tu, si nous nous blessions seulement, cela pourrait nous gêner pour le restant de nos jours ; tandis qu'à cette distance, il est plus probable que celui qui sera touché restera sur le coup, et alors cela sera moins embarrassant pour nos familles.

—Ah ! fit Lavigne avec enthousiasme, tu es bien mon supérieur, tu as toujours raison et tu penses à tout.

Quand on eut placé ces deux braves, il s'éleva entre eux une discussion étonnante sur la question de savoir quel serait celui des deux qui tirerait le premier.

Un des seconds voulut imposer la voie du sort, mais alors Lavigne prenant la parole :

—Il n'est pas juste, dit-il d'un air courtois, que ce soit moi qui tire le premier, puisque j'ai tous les torts ; c'est à Justin à commencer.

—Mais pas du tout, s'empressa de répondre celui-ci, je ne veux pas de ça, par exemple ! car, si je tire le premier et que je te tue !...

—Eh bien ! après !... répondit à son tour Lavigne, avec un stoïcisme dépourvu d'artifice.

—Comment, après ? mais c'est que, si tu es mort, je ne pourrai plus essayer ton feu. A cette époque, cette belle expression *d'essayer le feu* était déjà familière.

—Voyons, continua Daycard, si, pour arranger tout pour le mieux, nous tirions tous les deux à la fois, hein ?

—Comme tu voudras, fit Lavigne, ce n'est pas moi qui dirai jamais non à tout ce que tu proposes.

Ils se mirent donc en position.

—Une, deux, trois ! fit un témoin. Les deux coups partirent en même temps, et en même temps aussi les deux combattants s'écrièrent :

—Touché !...

Et tous deux portèrent instinctivement la main gauche à la poitrine comme pour y chercher la blessure... Néanmoins, ils étaient restés debouts, ni l'un ni l'autre n'avaient autrement bronché, et pas une goutte de sang n'avait coulé.

Les témoins se mordaient les lèvres.

Les deux adversaires, de très bonne foi, ne pouvaient rien comprendre à tout ce qui se passait, et pourtant ils s'étaient sentis réellement atteints en pleine poitrine.

Tout à coup, on les vit tous les deux fixer leurs regards sur le sable, puis se baisser tour à tour et ramasser quelque chose à leurs pieds ; ce quelque chose était les projectiles, les balles ; seulement elles étaient en liège.

Il y eut un instant de silence.

—Ah ça ! vous autres, dit tout à coup Lavigne, en s'adressant aux témoins, d'une voix formidable, vous nous prenez donc pour des lâches !...

Les témoins ne riaient plus.

Cependant, ils cherchèrent à les calmer, en leur expliquant comme quoi ils seraient à l'instant tous deux sur le terrain, si, au lieu de balles de liège, elles avaient été en plomb. D'ailleurs, ajouta l'orateur de la bande, nous convenons de nos torts, mais, si vous voulez recommencer...

—Nous n'avons plus besoin de vous, fit Daycard, l'interrompant, nous trouverons de quoi vous remplacer.

Le lendemain, quatre nouveaux témoins étaient choisis par les deux adversaires ; dans le nombre, il y avait un anglais, employé d'une maison de commerce de Bordeaux.

Naturellement, les nouveaux témoins, voulant se mettre au courant de l'affaire, durent se faire expliquer les péripéties de la première rencontre, et nous devons ajouter, pour être fidèle à la vérité, qu'ils accueillirent les détails par un fou rire. L'anglais surtout, John Baker, en trépignait de joie et se promettait de s'amuser beaucoup le lendemain, disait-il.

Le lendemain donc, tout le monde se trouva à l'heure dite au nouveau rendez-vous. Cette fois, quand le moment fut venu de charger les vieux pistolets à pierre, Daycard et Lavigne avaient voulu assister à l'opération. Satisfaits des précautions prises sous leurs yeux, ils se mirent en position, à la même distance que la veille, et, au commandement de : *Feu!* ils lâchèrent la détente, mais les deux pistolets ratèrent en duo.

Avec de vieilles armes comme celles qu'ils avaient en main, l'incident n'avait rien d'extraordinaire ; ils armèrent donc leurs pistolets de nouveau et firent feu... Mais, comme la première fois, les vieux pistolets ne partirent pas.

Fort irrités de tous ces mécomptes, les deux adversaires voulurent examiner la poudre du bassinet ; mais à ce moment, une violente odeur de gryère leur monta au nez : ils touchèrent le chien... La pierre était tout simplement en fromage, taillé de façon à imiter le silex.

Qu'on se figure dans quel état de colère furieuse se mirent aussitôt ces deux hommes de cœur, contre leurs mystificateurs : Dieu sait ce qui se serait passé, si ces derniers, qui ne voulaient qu'assister à une mauvaise farce, ne s'étaient empressés de déguerpir à toutes jambes à travers champs. Et, en effet, on les vit tous les quatre se sauver en riant et courant dans la campagne, plantant là les deux douaniers.

—Écoute, dit Daycard, qui avait les décisions promptes, serrons-nous la main ; je te pardonne, à une condition : c'est que, tant qu'il y aura un de ces quatre misérables debout, tu t'engages à me servir de second, car je te jure que je ne mourrais pas heureux si, avant ce moment, je ne me suis pas donné le plaisir de les tuer tous les quatre, les uns après les autres, jusqu'au dernier.

Lavigne accepta la main et la proposition de son ami. Deux mois plus tard, deux témoins étaient déjà morts. Daycard avait voulu commencer par les siens.

—Maintenant, avait dit Daycard à son ami Lavigne, nous allons passer à tes deux témoins.

—L'anglais sera peut-être bien difficile à avoir, objecta timidement Lavigne.

—Je l'aurai comme les autres, répondit l'ancien soldat.

Et, comme nous allons le voir, il était homme à ne pas faillir à sa parole.

LE DUEL A L'AMÉRICAINNE

Le duel dans lequel Gustave Giraud avait été tué par des membres de la *Fraternelle* venait d'avoir lieu, lorsque, quelques jours après, Justin Daycard, toujours impitoyable, sacrifia sa troisième victime ; cette fois, cependant, il avait été lui-même sérieusement blessé au bras droit, ce qui l'obligea à un certain repos.

Dans toute cette affaire, le public ignorait

bien entendu, le ressentiment intime et si exceptionnel dont ce singulier duelliste poursuivait ses adversaires ; en un mot, la foule pensait de lui ce qu'elle avait coutume de penser des autres spadassins, c'est-à-dire qu'elle croyait fermement que Daycard agissait sans préférence, et que le premier venu qui tombait sous sa main servait à satisfaire ses instincts belliqueux.

La *Fraternelle*, elle aussi, ignorait tout cela et se croyait réellement en face d'un enragé bretteur. Aussi, en apprenant ce troisième combat et ses suites meurtrières pour l'un des combattants, elle prit sans hésiter ses dispositions accoutumées pour envoyer l'un des siens à la rencontre de Daycard. Dans le tirage au sort de son champion, ce fut précisément le président de l'association, M. le comte de Capallian, qui fut désigné.

—Ah ! parbleu, avait dit l'humoristique gentilhomme en voyant son nom sortir de l'urne, je crois que je vais en découdre avec ce croquant ; cela sera la répétition de mon aventure avec mon Lagauzère ; et il se prit à rire de bon cœur.

Comme le comte de Capallian n'était réellement prévoyant que lorsque la vie de ses amis était en jeu, il ne se préoccupa nullement du genre de provocation qu'il comptait employer, voulant, disait-il, remettre toutes les chances entre les mains du hasard.

—Prenez garde, comte, lui dit un des membres du comité, ce drôle ne se bat qu'au pistolet et il s'en sert avec quelque talent.

—Eh morbleu ! répondit le comte, croyez-vous donc qu'une *pistolade* me fasse frayeur ?

Et, sans attacher d'autre importance à l'observation, M. de Capallian se mit dès le jour même à la recherche de son futur adversaire.

Or, celui-ci poursuivait de son côté son idée fixe ; et, en même temps que le comte de Capallian se disposait à le provoquer, Daycard s'était mis aux troussees du dernier témoin, qui, précisément, se trouvait être l'anglais que nous n'avons fait qu'entrevoir le jour du duel entre les deux douaniers.

—Dieu merci ! c'est le dernier, disait mélancoliquement Daycard, en déjeunant avec son ami Lavigne dans un petit restaurant du quai des Chartrons, à deux pas de la maison de commerce où était employé John Baker, l'anglais en question ; et il ajouta avec un accent plein d'espoir :

—Une fois celui-ci parti, nous pourrions nous reposer et reprendre l'aviron.

—Je ferai tout ce que tu voudras, dit Lavigne, mais si tu voulais suivre un bon conseil, tu abandonnerais cet anglais...

—Abandonner mon anglais, exclama Daycard en bondissant sur sa chaise ; jamais, par exemple ! Et puis, ce qui est dit est dit : or, j'ai juré, foi de Daycard, né à Gujan, qu'ils y passeraient tous les quatre ; il faut que cela soit ainsi. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je me suis toujours figuré que c'était l'anglais qui avait eu l'idée des pierres en fromage. Tiens, ne parlons plus de cela, mais occupons-nous de mon affaire. Tu vas aller chez M. Lopez ; tu vas demander si mon anglais est là ; tu viendras m'apporter la réponse ; moi, je me charge du reste.

—Tu veux donc le provoquer aujourd'hui ?

—Aujourd'hui... tout de suite, si cela est possible, répondit affirmativement Daycard. Ah ! vois-tu, mon pauvre vieux, c'est qu'il me tarde de revenir chez nous ; allons, va et reviens vite.

Lavigne se dirigea aussitôt vers le comptoir du riche négociant, prêt à remplir la délicate mission dont son ami l'avait chargé.

Peu d'instant après, il revint avec une mine piteuse.

—Pas de chance ! fit-il en abordant l'enragé duelliste.

—Que veut-tu dire ? fit-il étonné.

—Je veux dire, lui répondit Lavigne, que ton anglais est parti depuis trois mois pour son pays.

—Parti ! exclama Daycard, sans m'avertir, oh ! le lâche !

Après le premier moment d'émotion passé :

—Je parie, dit-il à son camarade, que tu n'as pas eu l'idée de demander son adresse :

—Tu crois cela ? répondit celui-ci d'un air satisfait en déployant un papier, c'est ce qui te trompe : tiens, la voici. De cette façon, continua Lavigne, qui était la naïveté même, tu pourras lui écrire...

—Lui écrire ! répéta machinalement Daycard, qui semblait réfléchir.

—Et, sans doute, tu lui marque comme ça :

“ Monsieur, ayant déjà eu le plaisir de tuer vos trois compagnons, vous, le quatrième, vous êtes le seul qui, par votre absence, pouvez me faire manquer à ma parole ; j'espère qu'en me voyant dans l'embarras, vous vous empresserez de vous rendre à mon invitation, car, sans cela, vous me feriez manquer ma pêche aux royaux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être...”

—Cette lettre ne serait pas mal du tout, fit Daycard, mais il faut que tu sois une fière brute pour croire que je vais employer un pareil moyen quand j'en ai un autre beaucoup plus simple à ma disposition.

—Et lequel ? demanda Lavigne, contrarié de voir sa rédaction abandonnée.

—Lequel ? répéta Daycard, et parbleu ! celui d'aller trouver l'anglais chez lui. Au fait, où demeure-t-il ?

Et il lut sur le papier que lui avait tendu son ami : “ M. Baker, Cheapside, 72, à Londres, chez M. Thompson.”

—Eh bien ! continua-t-il, nous irons à Londres, ce n'est pas le diable après tout que ce voyage ; nous partirons demain.

La résolution de Daycard, une fois arrêtée dans sa tête, ne comportait ni réplique ni observation. L'idée de se battre avec son Anglais, ainsi qu'il le désignait lui-même, s'enracinait de plus en plus dans son esprit, au fur et à mesure que les empêchements d'une rencontre augmentaient.

Done, le départ pour l'Angleterre avait été résolu précisément au même moment où M. le comte de Capallian, obéissant à son mandat, méritait sa provocation ; ce contretemps inattendu menaçait de reculer indéfiniment le jour de cette rencontre, car les mécomptes et les aventures de Justin Daycard étaient loin d'être terminés.

En effet, à peine arrivés à Londres, Daycard et Lavigne, qui, pour des raisons à eux connues, ne pouvaient séjourner que peu de temps dans la capitale de la Grande-Bretagne, se rendirent aussitôt à l'adresse qui leur avait été indiquée, dans l'espoir d'y rencontrer John Baker ; mais, quel ne fut pas leur désappointement, lorsqu'ils apprirent que celui qu'ils étaient venus chercher si loin était de nouveau reparti, et cette fois pour Liverpool.

En apprenant cette fâcheuse nouvelle, les deux amis restèrent atterrés. Cependant Lavigne, qui voyait un espoir de retour dans la mésaventure, faisait la meilleure contenance des deux ; mais, comme il avait pris l'habitude de ne donner son opinion que lorsque Daycard la lui demandait, il attendit que son compagnon l'interrogeât.

—Allons, en route pour Liverpool ! fit Daycard, sans se préoccuper autrement de la longueur du chemin qu'ils avaient à faire.

Pour ne pas être obligé de retomber sans cesse dans les mêmes incidents en prolongeant les récits détaillés de cette course folle

à travers terre et mer, nous dirons en toute hâte qu'arrivés à Liverpool, nos deux compatriotes, qui décidément jouaient de malheur, apprirent que John Baker s'était embarqué, il y avait très peu de jours, pour le compte d'une des plus importantes maisons de la place et qu'il était parti avec l'intention d'aller s'établir en Amérique pendant plusieurs années.

A cette époque, la haute Californie, qui, plus tard, devint la nouvelle Californie, fournissait aux principales places d'Angleterre, de riches et abondants approvisionnements de suifs et de pelleteries. Bien que ses mines d'or aient été signalées dès 1536 par Francis Drake, malgré la découverte de riches filons aurifères, faite en 1829, par M. A. Erman, professeur de Berlin, le grand commerce que ce magnifique pays entretenait alors avec l'Europe ne s'était pas encore senti atteint mortellement comme il devait l'être en 1848, lorsque ses mines précieuses lui valurent la triste faveur de le signaler à la cupidité publique.

C'était donc vers ces régions lointaines que Baker avait été envoyé, pour y représenter commercialement la maison de Liverpool, qui tirait, nous l'avons dit, ses suifs et ses peaux, et d'autres produits encore, des bords si fortunés du Rio-Sacramento.

Loin de se déconcerter en apprenant cette nouvelle fugue, nos deux chevaliers errants, qui ne pouvaient, vu l'état de leurs ressources, perdre inutilement leur temps en récriminations, se sentirent, au contraire, encouragés par l'idée d'un voyage en mer. Ils cherchèrent donc aussitôt un navire en partance, et, grâce à leur parfaite connaissance du métier, ils obtinrent facilement de faire le voyage avec la liberté de rompre leur engagement une fois arrivés.

Le voyage dura quatre mois et demi, mais ils arrivèrent : c'était déjà un premier succès et ils en étaient joyeux tous deux ; du reste, depuis que Lavigne avait pris la mer, sa gaieté d'autrefois était revenue. Quant à Daycard, l'idée de sa vengeance le soutenait : seulement il était bien obligé de renoncer à la pêche de la saison ; mais tout cela était un détail : pour le moment, il s'agissait de trouver son Anglais.

Cette fois, la chose ne fut pas difficile, attendu qu'au point de débarquement, à l'ouverture du Rio-Sacramento, se trouvait l'habitation de John Baker.

A peine à terre, les deux amis se dirigèrent donc du côté de cette habitation, et bientôt ils se trouvèrent face à face avec leur ennemi qui les reconnut parfaitement, car il ne put comprimer un violent éclat de rire en les voyant.

—Je vois que vous avez de la mémoire, dit tranquillement Daycard, et je m'aperçois que vous me reconnaissez.

—Ah ! oui, je vous reconnais, dit Baker, qui, en sa qualité d'anglais, parlait admirablement le français ; c'est vous qui avez eu le duel au fro... et l'Anglais riait.

—Oui, monsieur, le duel au fromage... c'est bien nous... et je vois que vous en riez toujours, fit Daycard, qui devenait blême de colère.

—Et j'en rirai longtemps... continua l'Anglais.

—Peut-être, répondit Daycard d'une façon simple, mais terrible.

—Ah ! à propos, et ces messieurs qui servaient de témoins avec moi, comment vont-ils ? demanda Baker, toujours sur un ton narquois.

—Ah ! ces messieurs, fit Daycard, ils vont mal, ils étaient trois...

—Oui, dit l'Anglais, il y avait d'abord un de mes bons amis, quoique français, M. Darmand.

—Je sais bien, répondit Daycard, sans se déconcerter : huit jours après mon duel au...

—il regarda Baker d'un œil foudroyant— j'ai tué M. Darmand.

—Vous l'avez tué ! dit l'Anglais d'un air épouvanté.

Un mois après, j'avais une affaire avec M. Courtin, et je le tuai également ; enfin, quelques jours plus tard, je me battais avec M. Jourdens, troisième témoin, et je le tuai aussi. Il ne restait plus que vous, vous étiez parti ; mais je vous ai retrouvé, et il faut que je vous tue... Comment trouvez-vous les suites de mon duel au fromage, monsieur l'Anglais ? fit Daycard, en le foudroyant du regard.

—Et vous êtes venu d'aussi loin pour cela ? demanda flegmatiquement Baker, sans se déconcerter.

—Oui, et je ne regrette plus mon temps, je vous l'avoue ?

—Eh bien ! monsieur Daycard, nous nous battons, furieusement, terriblement, à l'américaine, si vous le voulez : en attendant, voulez-vous accepter mon hospitalité, dit courtoisement John Baker.

—Cela ne se peut pas, monsieur, mais vous êtes tout de même bien honnête et bien brave, et cela me fait plaisir d'avoir affaire avec un homme comme vous, vrai : je ne puis accepter.

—A votre aise : maintenant, je vois bien que vous êtes venu pour me tuer, dit lentement l'Anglais, et qu'il est bien inutile de retarder cette partie de plaisir...

—Mon Dieu, oui monsieur, il serait complètement inutile de vous le cacher, nous sommes venus pour cela : et, comme j'ai manqué pour vous la pêche aux royans de cette année, vous comprenez...

—Je comprends, vous ne voulez pas faire chou blanc, c'est trop juste : eh bien ! venez me prendre ici demain matin, je serai à vos ordres.

Aussi, dès le matin, le jour où devait avoir lieu cette fameuse rencontre, John Baker, qui, selon son habitude, s'était levé dès les premières lueurs de l'aube, faisait méthodiquement les préparatifs nécessaires à l'excursion projetée dans la campagne : car, ainsi qu'il l'avait dit la veille à son adversaire, l'affaire devait se passer à l'américaine.

Bientôt arrivèrent Daycard et son ami, qui ne furent pas médiocrement surpris en voyant toutes les provisions de bouche que l'Anglais entassait dans un immense sac disposé à cet usage.

—Ah ! ça, dit Daycard, vous comptez donc nous conduire bien loin d'ici ?

—Vous n'ignorez pas les conditions de notre duel, dit Baker : vous savez que nous nous battons suivant les coutumes du pays. Puisque vous venez me provoquer, j'ai bien le choix des armes, sans doute...

—Oh ! quant à cela, c'est de toute justice.

—Eh bien ! nous allons aller à quelques lieues d'ici, dans un endroit désert et boisé : une fois là, nous prenons chacun un rifle, autant de poudre et de balles que nos poches pourront en contenir : nous nous plaçons à une distance raisonnable et nous tirons à volonté.

—Ça me va, fit Daycard. Est-ce qu'elles portent bien, vos carabines, vos rifles, comme vous dites ?

—Vous en serez content, répondit Baker ; à cent cinquante mètres, je manque rarement une hirondelle au vol et à balle franche : dans tous les cas, quand je manque, ce n'est pas faute de la carabine, c'est moi qui me suis trop pressé... Ah ! je vous prévient, les détenteurs sont un peu durs, mais, avant de nous fusiller, vous pourrez vous exercer sur les hirondelles.

—Vous êtes bien bon, j'aime autant aller

à la bonne franquette, d'autant plus que ces armes-là, portant très bien, n'ont pas besoin d'être étudiées... Vous verrez, vous serez étonné...

—Maintenant, comme nous allons très loin d'ici, j'ai préparé toutes ces provisions dont nous chargerons un cheval, que nous conduirons nous-même, car je vous prévient, je n'emmène aucun domestique avec moi. J'ai de très grandes raisons pour que mes Indiens ne sachent pas ce qui va se passer entre nous... Allons ! à l'œuvre, et aidez-moi à charger la bête.

Et tous trois firent les préparatifs du départ tel que Baker l'avait indiqué.

—Pourquoi ces poches ? demanda Lavigne tout à coup, en voyant mettre sur le dos de l'animal trois de ces instruments...

—Ces instruments, répéta Baker, vous ne comprenez pas ? Ah ! c'est qu'au fait vous n'êtes pas au courant des usages du pays. Et bien ! ici, quand on se bat, les deux adversaires ont l'habitude, avant de commencer le combat, bien entendu, de creuser une grande et profonde fosse qui doit servir de tombe à l'un d'eux. Voilà pourquoi j'apporte des pioches... Oh ! soyez sans crainte, fit courtoisement John Baker, en sa qualité d'hôte, j'ai pensé à tout... Et maintenant, un verre de sherry et partons.

Les deux Français n'en revenaient pas : cette liberté d'allure, cette façon, et, au milieu de tout cela, cette grande présence d'esprit dans un pareil moment, chez un jeune homme qui allait se battre pour la première fois, surprenaient au delà de toute expression Daycard et son ami, qui acceptèrent le verre de sherry que Baker venait lui-même de leur verser.

—Si ce vin était empoisonné dit tout à coup Lavigne, pendant que Baker s'occupait d'encombrer le cheval de couvertures et de tentes de campement.

—Empoisonné, imbécile ! tu ne vois donc pas que cet homme est au moins aussi brave que toi et moi, et que, s'il voulait se défaire de nous par une lâcheté, il ne se confierait pas, lui tout seul, à nos deux loyautés... Voistu, pour la première fois, je regrette de tuer un homme, et, si j'étais sûr que ce n'est pas lui qui a eu l'idée des pierres en fromage... mais ils m'ont tous affirmé, les autres, que c'était lui...

John Baker était revenu au même instant.

—Eh bien ! vrai fit-il en riant franchement de ses trente-deux dents, je suis enchanté de cette petite excursion, et, en voyant ce beau ciel, cette belle journée et la perspective des émotions, eh bien ! mon cher Daycard ajouta-t-il en frappant familièrement sur l'épaule de son adversaire, je suis enchanté d'avoir eu l'idée... qui me procure le plaisir de votre visite.

—Ah ! scélérat, c'était donc toi, murmura Daycard.

Quelques secondes après, ils étaient en route tous les trois, poussant devant eux un cheval qui pliait sous le poids de sa charge. Il était six heures du matin.

Ils marchèrent ainsi tous la moitié du jour le long du Rio-Sacramento, à l'ombre d'épaisses voûtes de verdure : à midi, ils campèrent et déjeunèrent confortablement. Quand ils furent reposés :

—Maintenant, mes enfants, dit Baker, il s'agit de creuser une fosse auprès de ce petit ruisseau, car c'est ici que Daycard et moi nous allons nous exterminer...

—Enfin ! dit Daycard, je vais donc pouvoir me venger de vous comme des autres.

—Vous voyez, je n'ai rien négligé pour seconder vos projets : allons aux pioches.

Et tous trois s'emparèrent chacun d'une pioche.

— Seulement, je vous prie de suivre exactement mes instructions : nous allons creuser en ce sens, fit Baker, en joignant la démonstration à la parole, et toute la terre que vous enlèverez de la fosse, vous la jetterez dans le petit ruisseau qui coule à côté : mais, avant de commencer, laissez-moi vérifier si nous sommes bien dans le territoire des... duels, fit le jeune homme en se pinçant les lèvres.

Au même instant, il avait tiré une carte de sa poche, qu'il consulta avec soin.

— C'est bien ici, et nous pouvons continuer,

Ce n'était pas, nous devons le dire pour être exact, sans un certain étonnement que fusaient naître en eux toutes ces précautions étranges, que Lavigne et son ami se prétaient complaisamment à ce qu'ils appelaient les extravagances de l'Anglais. " Tant d'affaire pour se tuer, disait Lavigne, cela me paraît louche. " Mais telle était la domination entraînant du jeune Anglais sur ces deux hommes, et si grand déjà l'empire qu'il semblait exercer sur eux, qu'ils lui obéissaient pour ainsi dire passivement.

Après une heure de besogne accomplie en commun, et pendant que Daycard et Lavigne étaient déjà enfoncés jusqu'à la ceinture Baker alla barrer avec des mottes de terre glaise le petit cours d'eau qui, en passant, lavait les sables de la fosse, et revint sans mot dire se remettre au travail.

— Allons, un peu de courage ! nous allons obtenir bientôt la profondeur réglementaire, dit-il en souriant à ses deux compagnons.

— Il y a donc un maire par ici, demanda naïvement Lavigne.

— Je le crois bien, fit Baker, et il faut que celui qui couchera cette nuit dans ce trou soit enterré assez profondément, afin que la putréfaction de son cadavre ne donne pas de miasmes et n'attire pas surtout les bêtes féroces.

Les deux Français relevèrent la tête comme pour se reposer. En réalité, ils voulaient consulter la physionomie de leur adversaire pour savoir s'il parlait sérieusement.

Quelques minutes plus tard :

— Arrêtez-vous, leur dit Baker d'un air presque solennel cette fois, le travail est terminé.

Il sortit le premiers du trou, et, prenant une attitude anxieuse et préoccupée, il se dirigea, pour la seconde fois, vers la barrage qu'il avait apposé lui-même, quelques minutes auparavant, au léger cours d'eau.

Il dégaugea soigneusement les petites mottes de terre, laissa un étroit passage à l'eau qui était amoncelée peu à peu à l'endiguage ; puis, accroupi sur ce déversoir en miniature, il le regarda couler lentement jusqu'à la dernière goutte, et, lorsque le lit fut à sec, il prit dans ses mains le sable humide que le ruisseau avait lavé doucement et consulta avec attention tout ce sable mouillé.

Tout à coup, un cri de joie s'échappa de sa poitrine, et il s'écria transporté :

— Amis, amis ! de l'or, à nous, bien à nous, venez voir !...

Les deux Français stupéfaits, croyant que leur compagnon devenait fou, allèrent néanmoins de son côté. En effet, c'était de l'or, dont les scintillements multiples miroitaient sur sable humide. Ses pépites à l'état pur et compact étaient à découvert sur le lit du cours d'eau si savamment ménagé par Baker ; il y avait là un morceau de richesses, des trésors qu'ils n'avaient qu'à ramasser sous leurs pieds, car autour d'eux encore, dans toute cette terre presque inconnue, gisaient les mines vierges du précieux métal.

Nous renonçons à décrire la joie immense qu'éprouvèrent ces trois hommes à la vue de

tant de richesses ; ils se serrèrent la main avec transport, et Baker, s'adressant à Daycard s'exprima ainsi :

— J'aurais pu, leur dit-il venir ici plus tôt car je connaissais du docteur A. Erman lui-même la découverte qu'il en avait faite en 1829, lorsque des circonstances fortuites l'empêchèrent de poursuivre ces richesses ; mais si j'étais venu avec des Indiens de l'habitation, ils m'auraient pillé après m'avoir assassiné. Votre arrivage m'a donné aussitôt l'idée de mon entreprise, car je vous savais tous deux aussi loyaux que vous êtes braves. Daycard et vous, Lavigne, voulez-vous oublier toute querelle et profiter de la fortune que Dieu nous envoie ? Dans quelque temps, dans quelques jours, ces trésors peuvent être découverts ; dites, voulez-vous que nous partagions en frères ?

Inutile de dire que le marché fut loyalement accepté et tenu de même de part et d'autre.

Dix-sept ans plus tard, lorsque, après la découverte de la Nouvelle-Californie, accoururent de tous les coins de l'ancien monde cette nuée de désespérés qui s'abattit sur les placers californiens, la maison Baker et Daycard avait trois comptoirs en Amérique et chiffrait ses affaires par des millions. Depuis, Daycard et Lavigne sont rentrés dans leur patrie ; lorsque le voyageur se promène sur sa belle plage d'Arcachon, aujourd'hui transformée en somptueuse ville d'eau, il peut y remarquer un château magnifique entouré de communs princiers et d'un parc splendide... C'est là qu'habite, pendant la saison d'été, le héros de cette histoire.

Theodore DE GRAVE.

IL ARRIVERA AU BAN

Jolie veuve. — Je sais que je ne suis pas raisonnable et que je ne devrais pas tant pleurer, mon pauvre mari, qui est plus heureux que sur terre.

Visiteur. — J'ai mes doutes là-dessus.

Jolie veuve. — Comment ! monsieur, doutez-vous que mon mari ait vécu en honnête homme ?

Visiteur. — Nullement. Mais en supposant qu'il ait été le meilleur homme qui ait passé sur cette terre, je doute que même maintenant il puisse être plus heureux que lorsqu'il était le mari d'une personne aussi charmante que vous, madame.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET CERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 30 MARS,
Après-midi et soirée.

LA FAMEUSE COMPAGNIE BURLESQUE

LILLY CLAY

50 ARTISTES - 50

Magnifiques costumes, décors, nouvelles marches, chansons, danses, etc.

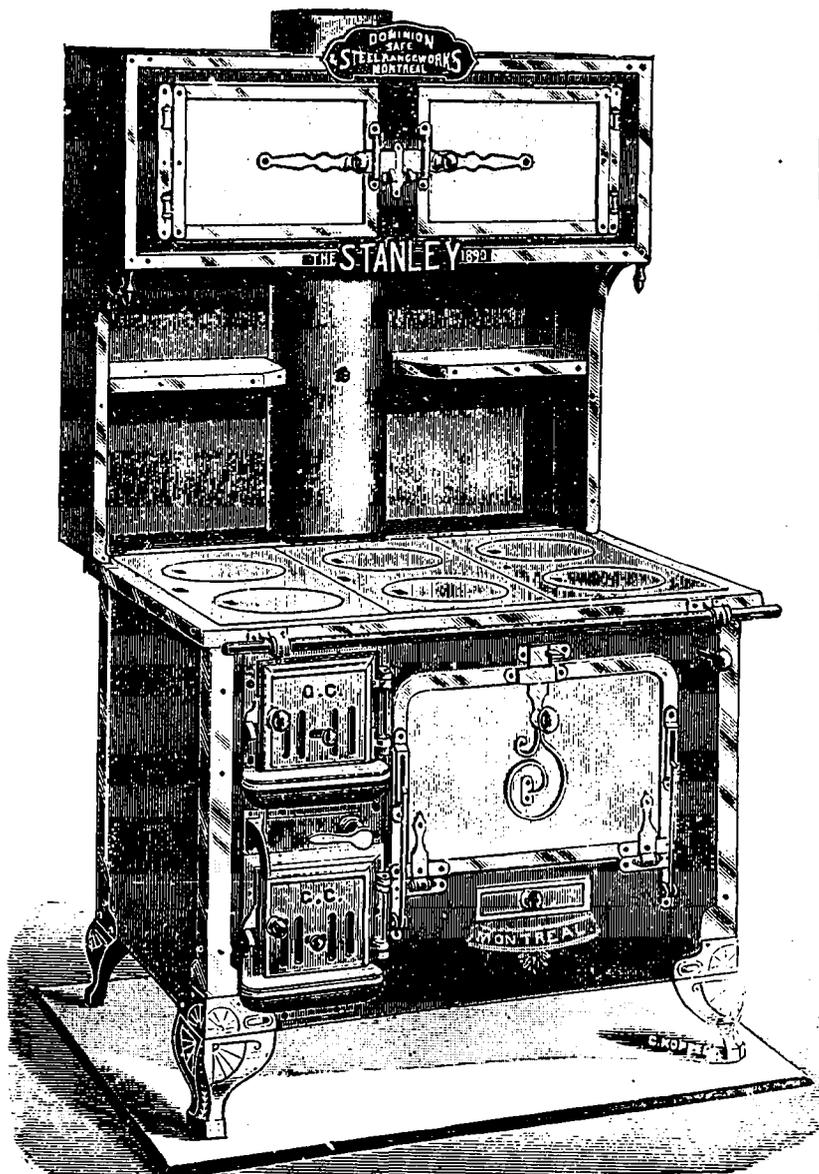
JEUX EXTRAORDINAIRES SUR LE TRAPEZE

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : LOST IN NEW YORK



GODE. CHARPENTIER
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Fédéral 828.
Téléphone Bell 133.

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire, Notes et Querries Françaises, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
PARIS: Lucien Faucher, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

PILOLES DE NOIX LONGUES COMPOSEES DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.
Pour la guérison certaine de toutes AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.
Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Sommaire de la 933e livraison (7 Mars 1891). TEXTE:—La famille Hamelin, par l'auteur de la Neuvaine de Colette et de Tout droit.—Une société laitière, par P. Martetani.—Lis et Charbons, par Mme la Comtesse d'Houdetot.—Les timbres-poste, par Louis Rousselet.—Chaque numéro, 10 cent.
ILLUSTRATIONS de Tofani et E. Zier.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint Germain, Paris.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulars, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pancartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1605 Notre-Dame Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-CABRIEL



JONG D'OR SOLIDE
35c. pour un Jong valet \$2.

Ce Jong est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux lourdes lames d'or solide de 18 carats. Il est garanti; il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bon-faite" est en rempli et renvoyer avec le Jong s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettons votre argent. Ce Jong se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$10.00. Pour introduire nos montres et nos bijoux, nous enverrons ce Jong et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de gr. en timbres-postes. L'annonce d'un Jong de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt. Adresses SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

LE MUSEE DES FAMILLES. (68e année), paraissant deux fois par mois public dans son No. du 15 Février 1891: La messe de Suzel, par Abel Mercklein. — Sans lui, par Louise Muscat. — Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme. Un rival du grand Condé, par B. M. — Causerie de quinzaine. La destinée d'un hibou, par Clerget. — Causerie musicale, par Willy. — Le Royander-Goa, par Georges Grand. — Petits voyages à travers les grandes industries Françaises, par G. B. — mosaïque, par Eug. Muller.
ILLUSTRATIONS par A. Montelet, J. Wagrez, C. Bodmer, Gaston Nourry, C. Gilbert, Ferat, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.
PRIX D'ABONNEMENT, Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU DR NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faute d'espace, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.
La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:
"Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."
St-Boniface, 8 juin 1887. Sœur A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:
"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU DR NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."
St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.
Franco par la mallesur réception du prix.
SEUL PROPRIÉTAIRE
L. ROBITAILLE, Pharmacien
JOLIETTE, P. Q.

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un million distribue



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, et reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et
Devant continuer jusqu'au 1er Janvier 1895.

Les grands tirages extraordinaires, ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Paul Conrad
J. J. Emly

Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et financiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank
CARL KOHN, Président Union National Bank.

GRAND TIRAGE MENSUEL

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle Orléans,
MARDI, 14 AVRIL 1891

Prix Capital . . . \$300,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 PRIX DE \$300,000, soit.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000, soit.....	100,000
1 PRIX DE 50,000, soit.....	50,000
1 PRIX DE 25,000, soit.....	25,000
2 PRIX DE 10,000, soit.....	20,000
5 PRIX DE 5,000, soit.....	25,000
25 PRIX DE 1,000, soit.....	25,000
100 PRIX DE 500, soit.....	50,000
200 PRIX DE 300, soit.....	60,000
500 PRIX DE 200, soit.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500, soit.....	\$50,000
100 PRIX DE 300, soit.....	30,000
100 PRIX DE 200, soit.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100, soit.....	\$99,900
999 PRIX DE \$100, soit.....	\$99,900

3,134 Prix ce montant à \$1,054,800

PRIX DES BILLETS:

Billet Complet, \$20; Demis, \$10; Quarts, \$5
Dixièmes, \$2; Vingtièmes, \$1.

Prix des Clubs: 55 Billets d'une piastre pour \$50.00

Taux spéciaux pour les agents. Agent demandés partout, IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:
PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de nos droits comme institution de l'Etat.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ordinaires adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.
Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franches de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf. C'est l'opinion générale, que le vote populaire sera en faveur de la Loterie.